

CHAPITRE

9

Les pratiques culturelles dans la région de Montréal

Claude Edgar Dalphond
et
Claudine Audet

■ Présentation générale

Montréal est la métropole du Québec. Elle représente un foyer de création et de diffusion culturelle reconnu, ce qui lui vaut le titre de métropole culturelle, et justifie ses ambitions de rayonner à l'échelle nationale et internationale. Montréal accueille également la majorité de la communauté anglophone et des immigrants du Québec, déterminant ainsi des enjeux fondamentaux en matière de culture et d'identité québécoises.

Un environnement favorable et une abondance de ressources culturelles confirment le statut unique de Montréal au Québec. Mais cela s'entend-il aussi bien en termes d'offre que de fréquentation et de participation culturelles ? Par ailleurs, comment les pratiques culturelles de différentes communautés linguistiques peuvent-elles nous renseigner sur le développement des publics et le rayonnement de l'identité québécoise ?

Ces questions sont fondées sur la prémisse que le lien entre la culture et le milieu où elle s'épanouit est fondamental. Répondre à ces questions permettra de mieux saisir les enjeux de la culture et des communications à Montréal et, ultimement, de mieux cerner les stratégies utiles à leur développement. Cette perspective formera la trame de notre analyse. Elle motive l'ajout à l'étude sur les pratiques culturelles de la population québécoise d'une section portant spécifiquement sur la région de Montréal.

L'analyse se fera en deux temps : elle situera d'abord les pratiques de la population montréalaise en fonction des composantes géographiques de son territoire, pour ensuite traiter des communautés linguistiques, regroupées selon que la langue parlée à la maison est le français, l'anglais ou une autre langue.

■ 9.1 Une perspective territoriale

■ 9.1.1 Présentation

La population de la région administrative de Montréal¹ compte pour le quart de celle du Québec. Malgré une densité inégale sur le territoire québécois, l'île de Montréal comporte des zones fort différenciées en termes géographiques (distance du centre-ville) et sociaux (revenu, scolarité) ainsi qu'en équipements culturels (musées ou salles de spectacle, par exemple).

Comment ces facteurs conditionnent-ils la vie culturelle de la métropole ? Une réponse vraisemblable voudrait que, en raison de ces différences marquées, la réalité culturelle des subdivisions de Montréal soit aussi diversifiée que celle qui distingue les régions du Québec. Ce point de vue, s'il s'avérait exact, inviterait à considérer le profil spécifique de ces subdivisions dans la formulation de projets culturels engageant la population montréalaise.

■ 9.1.1.1 Une métropole culturelle

Selon le *Portrait statistique de la région de Montréal*², celle-ci se distingue à plusieurs égards des autres régions administratives du Québec. Ses particularités tiennent principalement à son environnement démographique et économique. Comme d'autres grandes villes européennes et américaines, Montréal compte une densité de population

-
1. Le sondage sur les pratiques culturelles a été réalisé en 2004, alors que l'île de Montréal venait de connaître une fusion de toutes ses municipalités. Celles-ci ont été regroupées au sein de la ville de Montréal pour former 26 arrondissements.
 2. C. E. DALPHOND et M. PELLETIER, *Portrait statistique de Montréal*, ministère de la Culture et des Communications, Direction du lectorat, de la recherche et des politiques, 15 décembre 2005, 32 pages.

importante. En effet, 24,9 % de la population québécoise y habite, contre 5 % en moyenne dans les autres régions du Québec. Montréal se distingue également sur le plan économique : 37,2 % du PIB en provient, comparativement à 4,2 % en moyenne dans les autres régions. Montréal compte aussi une concentration d'entreprises et d'universités qui se traduit par un nombre important de titulaires de diplômes : 57,9 % des Montréalais ont un diplôme postsecondaire et 21,6 % sont diplômés universitaires³. En moyenne, dans les autres régions, ces proportions s'élèvent respectivement à 46,9 % et 10,2 %.

Une autre caractéristique des métropoles tient à la diversité culturelle de leur population. C'est aussi le cas à Montréal, puisque la proportion d'immigrants et d'allophones⁴ qui y habitent dépasse nettement la moyenne québécoise. Cette caractéristique a certainement un lien avec la langue parlée par la population montréalaise : à la maison, près d'une personne sur trois parle une autre langue que le français ou l'anglais (29,2 % comparativement à 3,4 % en moyenne dans les autres régions). C'est aussi à Montréal que se trouve la majorité des anglophones du Québec (17,7 % comparativement à 4,6 % en moyenne dans les autres régions). Ces traits linguistiques et ethnoculturels déterminent une large part de la singularité de la vie montréalaise, y compris sa dimension culturelle et artistique. Inscrites dans le contexte québécois, ces réalités nourrissent une problématique particulière qui explique l'attention spéciale qui sera portée à la dimension linguistique de l'analyse dans la seconde partie de ce chapitre.

Les attributs généraux de la région de Montréal sur le plan social et économique déterminent la taille substantielle de son marché, y compris en culture. Un tel marché s'avère favorable à une vie culturelle intense, et constitue une pierre d'assise du statut de Montréal comme métropole culturelle du Québec. Au-delà de la taille même de ce marché, susceptible de générer un achalandage important, sa configuration accentue le potentiel de la métropole comme lieu de rayonnement de la culture. En effet, l'impact d'un niveau élevé de scolarité et de revenu sur la fréquentation culturelle a déjà été largement documenté, tant au Québec qu'à l'étranger. C'est pour comprendre l'impact de cet environnement particulier que, d'une part, nous considérerons les différentes parties du territoire de l'île de Montréal et que, d'autre part, nous comparerons Montréal avec le reste du Québec.

Quant aux ressources disponibles pour le développement de la culture, Montréal domine l'ensemble du Québec. Considérons d'abord les ressources humaines. Selon les données du recensement réalisé par Statistique Canada (2001), 49,4 % des artistes québécois habitent Montréal⁵ et ils obtiennent 63,5 % des bourses allouées par le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine ou ses sociétés

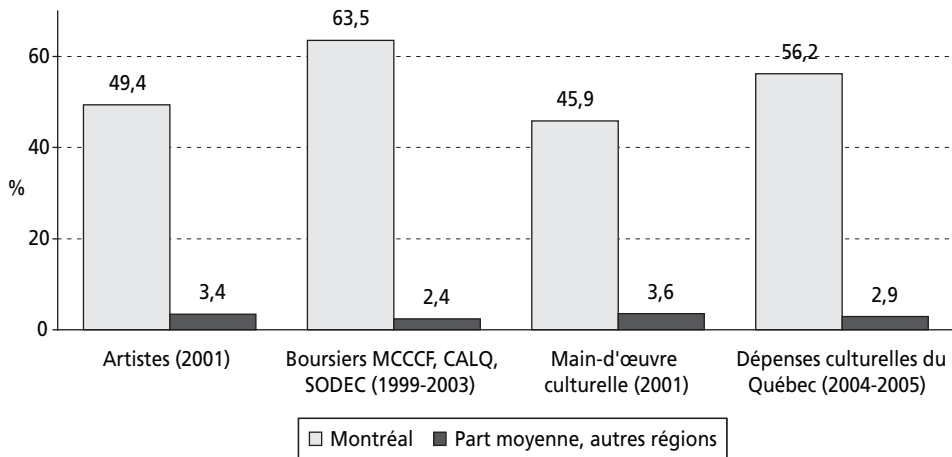
3. STATISTIQUE CANADA, *commande spéciale pour le ministère de la Culture et des Communications*, 2001.

4. Dans ce texte, l'expression « allophone » s'applique aux personnes qui ont déclaré parler une autre langue que le français ou l'anglais à la maison.

5. STATISTIQUE CANADA, *commande spéciale*, ministère de la Culture et des Communications, 2001.

d'État⁶. Montréal comptant 25 % de la population québécoise, les artistes y sont clairement surreprésentés. On y retrouve également 45,9 % de la main-d'œuvre culturelle, comparativement à 3,6 % en moyenne dans chacune des autres régions. Élargi à toutes les professions du secteur de la culture et des communications, un emploi montréalais sur 20 provient de ce secteur. Comme l'illustre le graphique 9.1, Montréal occupe une place d'une importance exceptionnelle au chapitre des ressources culturelles.

GRAPHIQUE 9.1 **Part de la région de Montréal et part moyenne des autres régions du Québec en matière de dépenses et de main-d'œuvre culturelle, de nombre d'artistes et de boursiers**



Sources: INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC, 2004-2005; STATISTIQUE CANADA, commande spéciale, ministère de la culture et des communications, 2001; MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, compilation de données des banques d'information du Ministère, du Conseil des arts et des lettres du Québec et de la Société de développement des entreprises culturelles, 2003-2004.

En termes de ressources financières, l'Observatoire de la culture et des communications signale que plus de 56,2 % des dépenses de l'administration publique québécoise au titre de la culture étaient effectuées dans la région de Montréal en 2004-2005⁷. On remarque par ailleurs que la part québécoise des représentations en arts de la scène

6. MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, compilation de données des banques d'information du Ministère, du Conseil des arts et des lettres du Québec et de la Société de développement des entreprises culturelles, 2003-2004.

7. OBSERVATOIRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Dépenses internes et externes de l'administration publique québécoise au titre de la culture selon la région administrative et la catégorie de dépenses*, Québec, 2004-2005. [En ligne] http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/culture_comnc/depense_culture/gouvernement_que/index.htm. Page consultée en juillet 2005.

détenue par la région de Montréal atteignait 48,5 % en 2004⁸. Ces observations témoignent de l'importance des ressources auxquelles la métropole a accès, confirmant son statut de métropole culturelle du Québec.

Finalement, il faut noter que, si les réseaux sociaux et professionnels contribuent au développement d'un secteur, celui de la culture et des communications à Montréal est bien pourvu : 60 % des associations représentant les différents domaines culturels y ont leur siège social⁹. La région peut aussi compter sur des organismes comme Culture Montréal, dont la concertation constitue un mandat central, et la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, déjà mobilisée par les enjeux culturels. À ces réseaux, qui permettent de structurer l'action culturelle, il faut ajouter les consultations sur la politique culturelle de Montréal, le *Rendez-vous novembre 2007 : Montréal métropole culturelle* et l'entente de développement culturel signée par la Ville de Montréal et le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine. Cet ensemble diversifié de lieux d'échanges, de concertation et d'action constitue un trait commun aux métropoles culturelles et à Montréal.

Les constats relatifs à la diversité socioéconomique de la métropole, à son ascendant sur l'économie québécoise et à la concentration des ressources associées à la culture permettent d'anticiper une vie culturelle dynamique pour ses habitants. En examinant leurs comportements culturels selon les subdivisions du territoire montréalais, nous serons en mesure de voir comment cette perspective s'incarne dans la réalité.

■ 9.1.1.2 Les subdivisions de Montréal

Pour témoigner de cette diversité, la région de Montréal a été divisée en trois sous-ensembles, l'Ouest, le Centre et l'Est. Le tableau suivant détermine les arrondissements qui en font partie.

TABLEAU 9.1 **Liste des arrondissements formant les sous-ensembles ouest, centre et est du territoire de Montréal**

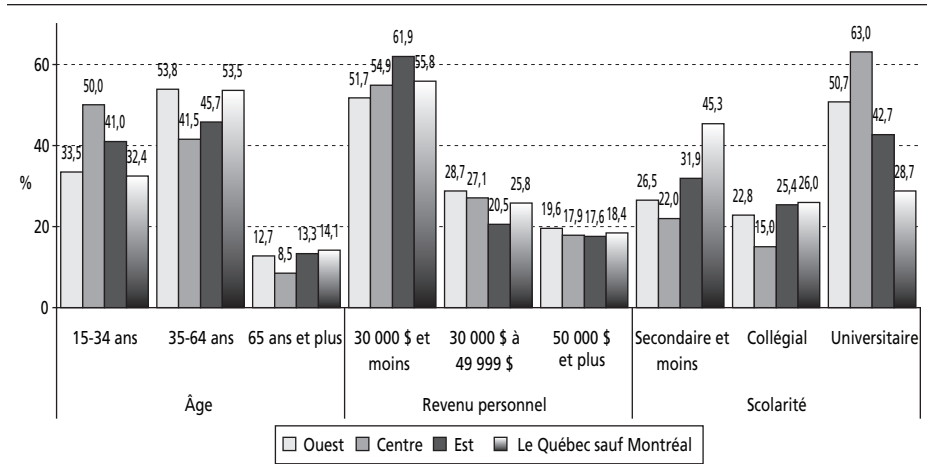
Territoires	Arrondissements
Ouest	L'Île-Bizard–Sainte-Geneviève–Sainte-Anne-de-Bellevue, Pierrefonds-Senneville, Kirkland, Dollard-Des Ormeaux–Roxboro, Beaconsfield–Baie-D'Urfé, Pointe-Claire, Saint-Laurent, Dorval–L'Île-Dorval, Mont-Royal, Côte-Saint-Luc–Hampstead–Montréal-Ouest, Lachine, LaSalle
Centre	Côte-des-Neiges–Notre-Dame-de-Grâce, Outremont, Plateau-Mont-Royal, Westmount, Ville-Marie, Sud-Ouest, Verdun
Est	Ahunatic-Cartierville, Montréal-Nord, Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension, Saint-Léonard, Anjou, Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles–Montréal-Est, Rosemont–La Petite-Patrie, Mercier–Hochelaga-Maisonneuve

8. OBSERVATOIRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, « La fréquentation des arts de la scène », *Statistiques en bref*, n° 13 juin 2005, p. 5.

9. MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, Compilation spéciale, *Programmes d'aide aux associations, regroupements et organismes nationaux (2004-2005)*.

Ce découpage reste arbitraire. Cependant, compte tenu des contraintes méthodologiques associées aux sondages d'opinion, il semblait le plus simple et le plus efficace pour témoigner des comportements culturels des Montréalais. Il a fait l'objet de consultations auprès d'observateurs de la scène culturelle montréalaise, dont des représentants de la Ville de Montréal et de Culture Montréal. Le graphique 9.2 montre que ce découpage révèle des différences notables dans les caractéristiques socioéconomiques de chacun des sous-ensembles.

GRAPHIQUE 9.2 **Répartition de la population selon l'âge, le revenu personnel et la scolarité, subdivisions de Montréal, en 2004***



* Les totaux n'égalent pas toujours 100 % en raison des arrondissements.

Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Le profil de ces trois subdivisions de l'île de Montréal s'avère clairement différencié. À l'ouest, la proportion de la population âgée de 35 à 64 ans dépasse celle des autres sous-ensembles, celle des gens gagnant plus de 50 000 \$ y est la plus élevée, tandis qu'une personne sur deux possède une scolarité universitaire. Il s'agit, globalement, d'un milieu caractérisé par une population active importante, disposant de revenus supérieurs.

Au centre, la population âgée de 15 à 34 ans se fait nettement plus présente qu'ailleurs ; la proportion de personnes ayant des revenus inférieurs à 30 000 \$ et supérieurs à 50 000 \$ y est déterminante, la scolarité atteignant des sommets montréalais et québécois. Cet univers représente un terrain fertile pour la fréquentation des bibliothèques, des musées, des concerts classiques, du théâtre ou de la danse, principalement en raison de la forte scolarité de ses résidents, les deux tiers d'entre eux possèdent un diplôme universitaire.

À l'est, l'âge place ce milieu dans une position intermédiaire par rapport aux autres parties du territoire montréalais. On y remarque également une forte proportion de personnes ayant un revenu inférieur à 30 000 \$, et la plus faible proportion de diplômés universitaires des trois subdivisions de Montréal, un résultat néanmoins supérieur à la moyenne des autres régions du Québec. Ces caractéristiques, qui s'écartent de celles de l'ouest et du centre de la région, définissent un public dont les choix culturels pourront se distinguer de ceux des autres parties du territoire.

Enfin, notons que dans la mesure où la scolarité influence le potentiel d'un marché culturel, celui de chacune des subdivisions de Montréal dépasse celui des autres régions du Québec. En effet, pour les autres régions québécoises, la proportion de gens possédant une faible scolarité se révèle plus forte, tandis que celle des personnes avec une scolarité universitaire apparaît inférieure. Montréal offrirait ainsi les meilleures perspectives de consommation culturelle.

■ 9.1.1.3 L'approche

Le lieu où s'exerce une activité apparaît comme un facteur essentiel de l'analyse des pratiques culturelles. Selon que cette activité se déroule à l'extérieur ou à l'intérieur du domicile, sa nature et sa portée diffèrent. Alors que le premier lieu suppose une immersion directe de l'individu dans la réalité sociale, le second le place plutôt dans un rapport médiatisé avec celle-ci, en raison de la disponibilité des journaux, de la télévision ou d'Internet, par exemple. Chaque situation pose des défis particuliers en termes d'accessibilité, d'identité et de vie collective. La culture offre par ailleurs à la population des occasions de s'engager elle-même dans la pratique, l'organisation ou le soutien d'activités culturelles. Ce point soulève la question des pratiques en amateur et des pratiques engagées en culture qui, de la même façon, peuvent se dérouler soit à l'intérieur, soit à l'extérieur du domicile.

En conséquence, l'étude des données du sondage relatives à la vie culturelle des résidents de l'ouest, du centre et de l'est de Montréal comprendra trois volets : les sorties, les activités au domicile, les pratiques en amateur et les pratiques engagées. L'analyse s'amorcera avec la présentation d'indices globaux traitant de chacun de ces volets, puis de données plus détaillées sur quelques activités culturelles qui en font partie.

■ 9.1.2 Les indices globaux

Les trois indices qui situent l'univers des sorties, des activités domestiques et des pratiques engagées regroupent la quasi-totalité des activités culturelles traitées dans le sondage¹⁰. Leur contenu, très large, donne un aperçu de la vie culturelle de chacun des blocs territoriaux de Montréal. Le tableau 9.2 présente les différentes pratiques entrant dans la composition des indices.

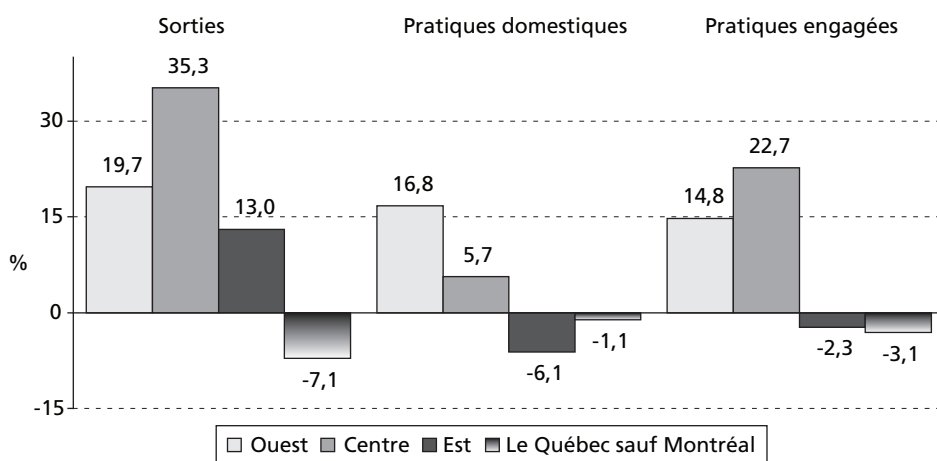
10. Le lecteur intéressé pourra se référer à l'annexe 2 pour connaître la méthodologie à l'origine de la construction de ces indices.

TABLEAU 9.2 **Liste des activités entrant dans la composition des indices de la pratique culturelle**

Indices	Activités	
	Lecture	Audiovisuelles
Loisirs domestiques (8)	Lecture de quotidiens	Écoute de la radio
	Lecture de revues et magazines	Écoute de la télévision
	Lecture de livres	Écoute de la musique Visionnement de films loués Navigation dans Internet
Sorties (37)	Établissements	Sorties et spectacles
	Bibliothèque municipale	Cinéma
	Bibliothèque scolaire	Théâtre en saison
	Librairie	Théâtre d'été
	Salon du livre	Concert classique
	Centre d'artistes	Opéra, opérette
	Galerie d'art	Danse
	Salon des métiers d'art	Chant choral
	Musée d'art	Rock
	Autre musée	Western
	Site historique ou monument du patrimoine	Jazz
	Centre d'archives	Chansonnier
	Festivals	Groupe populaire
	Jazz	Comédie musicale
	Western	Autre concert
	Chanson	Humour
	Humour	Cirque
	Festival culturel	Théâtre amateur
	Festival populaire	Danse amateur
Film	Concert amateur	
Pratiques engagées (10)	Pratiques en amateur	Autres
	Activité artistique	Cours en art
	Activité physique	Association artistique
	Généalogie	Don à un organisme culturel
	Programmation	Bénévolat
	Sciences naturelles	
	Sciences physiques	

Le graphique 9.3 montre que les résidents du centre de Montréal se démarquent nettement de ceux des deux autres subdivisions pour les sorties et, dans une moindre mesure, pour les pratiques engagées, les activités culturelles domestiques arrivant au dernier rang de leurs préférences. À l'est, l'incidence des sorties est plus grande que dans le reste du Québec (score de 13), mais plus faible qu'ailleurs dans l'île, alors que l'éventail des pratiques domestiques est plutôt réduit (score de -6,1). Dans tous les cas, les résultats obtenus dans l'est sont inférieurs à ceux des deux autres blocs territoriaux montréalais. Quant à l'ouest de Montréal, la population y adopte une relation plus équilibrée entre les sorties, les activités domestiques et les pratiques engagées (scores respectifs de 19,7, 16,8 et 14,8). L'incidence des activités domestiques y est toutefois clairement supérieure à celle observée ailleurs à Montréal et dans les autres régions du Québec.

GRAPHIQUE 9.3 **Indice des sorties, des pratiques domestiques et des pratiques engagées, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Comparée à la situation constatée ailleurs au Québec, celle de Montréal paraît plus avantageuse, notamment au chapitre des sorties. L'est de la ville connaît cependant une situation unique : sauf pour les sorties, ses habitants ont des comportements culturels qui s'apparentent à ceux relevés ailleurs au Québec.

Pour mieux comprendre ces profils culturels diversifiés, il faut considérer le contenu des indices globaux. Puisque plusieurs données traitant de Montréal figurent déjà ailleurs dans cette étude, l'examen des composantes territoriales portera sur quelques domaines, choisis en fonction de leur rayonnement. Ils serviront à mieux saisir la vie culturelle de Montréal et à déterminer d'éventuelles pistes de recherche et de réflexion.

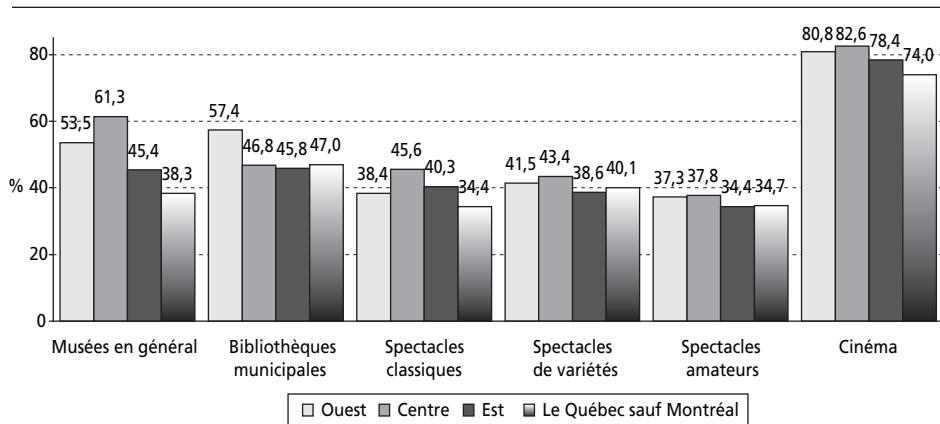
■ 9.1.3 Les sorties

Pour analyser les sorties culturelles à l'intérieur du territoire montréalais, quatre domaines ont été retenus : les musées, les bibliothèques, les arts de la scène et le cinéma. Ils ont été choisis en fonction de leur rayonnement et de la comparabilité des données disponibles. Les données propres à chacun seront examinées selon deux points de vue : le taux de fréquentation de base, par exemple aller au musée une fois par année, et l'intensité de cette fréquentation, soit le nombre de fois où cette activité est réalisée. Cette approche permet de cerner la portée de la fréquentation, selon son caractère plus ou moins régulier.

■ 9.1.3.1 Le taux de fréquentation

Comme l'indique le graphique 9.4, la population du centre de Montréal se démarque par son taux de fréquentation des musées et d'assistance aux spectacles classiques, celle de l'ouest pour ses visites à la bibliothèque. Les résidents de l'est obtiennent dans l'ensemble des résultats inférieurs à ceux des autres subdivisions du territoire montréalais, sauf dans le cas des spectacles classiques, où ils précèdent de peu la population de l'ouest. Comparés aux taux de fréquentation observés dans les autres régions du Québec, ceux de la métropole s'avèrent généralement supérieurs.

GRAPHIQUE 9.4 **Fréquentation des musées, des bibliothèques municipales, des spectacles* et du cinéma, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



* Les spectacles classiques comprennent le théâtre (en saison), le concert classique, l'opéra avec l'opérette ainsi que la danse. Quant aux spectacles de variétés, ils incluent le théâtre d'été, les concerts de rock, de jazz, de western, de chansonniers, les spectacles donnés par les artistes et les groupes populaires et les spectacles d'humour.

Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Les choix culturels effectués dans l'est de Montréal doivent cependant être nuancés en fonction de ceux faits ailleurs au Québec. Les taux de fréquentation y sont plus élevés qu'ailleurs au Québec pour les musées (+7,1), les spectacles classiques (+5,9) et le cinéma (+4,4). Par ailleurs, ils y sont légèrement inférieurs pour les bibliothèques municipales (-1,2), les spectacles de variétés (-1,5) et se comparent pour les spectacles offerts par les amateurs (-0,3). Il semble donc que plus une activité est destinée à un public spécialisé, plus l'est de la métropole s'aligne sur les comportements caractéristiques des Montréalais. Pour les domaines s'adressant à un public élargi, les comportements des résidents de l'est de l'île s'alignent plutôt sur ceux relevés dans les autres régions du Québec.

L'indice relatif aux sorties, qui plaçait les résidents de l'est de Montréal devant ceux des autres régions, doit donc être nuancé en fonction du type d'activité culturelle qui est considéré. Le niveau de scolarité et de revenu de même que la proximité des équipements et l'offre culturelle pourraient contribuer à expliquer ce résultat.

■ 9.1.3.2 La fréquentation assidue

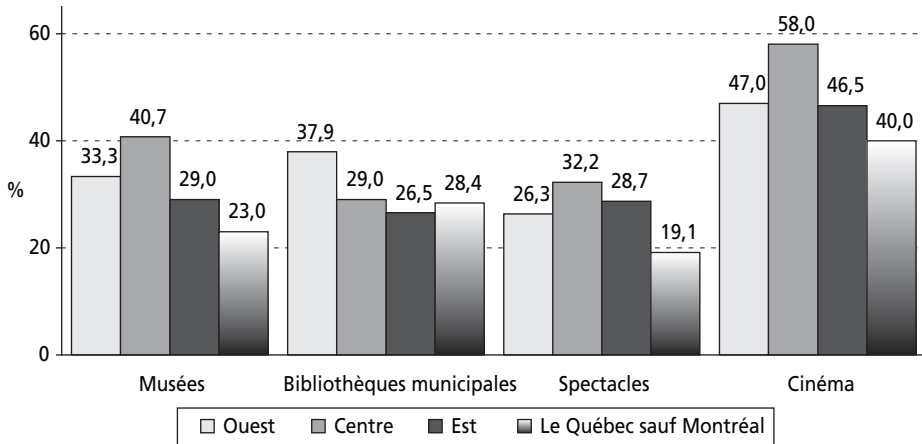
À l'opposé, l'examen de l'assiduité de la fréquentation de base donne la mesure de l'intensité de la fréquentation cible des consommateurs assidus de produits culturels. Il s'agit ici des personnes qui ont répondu autre chose que « rarement » ou « jamais » à la question sur la fréquentation du lieu ou sur les sorties, ce qui réduit substantiellement le nombre de répondants, en comparaison de la section précédente. Ce choix méthodologique tient à ce que ces catégories sont communes à tous les domaines considérés¹¹.

Le graphique 9.5 permet de constater que les taux élevés de fréquentation assidue d'activités culturelles liées aux sorties appartiennent, dans trois des quatre exemples, aux résidents du centre de Montréal. Seul l'ouest fait exception, pour les visites dans une bibliothèque municipale. Ces résultats coïncident avec ceux du taux de fréquentation de base, bien qu'il soit difficile de comparer adéquatement les spectacles, leur fréquence de consommation selon leur genre n'étant pas disponible. Ils mettent aussi en évidence que l'écart, mesuré en comparant les niveaux les plus élevés et les plus faibles, s'accroît de façon marquée dans le cas des bibliothèques, à l'ouest, et du cinéma, au centre. Ces domaines se démarquent donc de façon manifeste.

Sonder l'intensité de la fréquentation fait également apparaître des différences entre Montréal et les autres régions du Québec. On constate alors un accroissement de l'écart déjà favorable à la métropole pour la fréquentation des musées, les sorties au spectacle et au cinéma. Quant à la situation dans la partie est de la ville, seule la fréquentation des bibliothèques reste analogue à celle observée ailleurs au Québec. La mesure de l'intensité de la fréquentation culturelle ramène ainsi l'est de Montréal dans la logique des comportements caractéristiques de la population montréalaise. Montréal, en somme, compte une proportion de consommateurs culturels assidus plus forte que celle des autres régions, du moins pour plusieurs des domaines observés.

11. Pour les musées et les bibliothèques, les personnes assidues sont celles ayant répondu « souvent et quelques fois », alors que pour les sorties au spectacle et au cinéma, ce sont les catégories « toutes les semaines ou presque » et « environ une fois par mois ».

GRAPHIQUE 9.5 **Fréquentation assidue des musées, des bibliothèques municipales, des spectacles et du cinéma, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Les changements constatés quand l'analyse porte sur l'intensité de la fréquentation plutôt que sur son taux de base étonnent. Ils ne peuvent pas toujours s'expliquer par le revenu, la scolarité ou, encore, la proximité des équipements. Ces variables ne permettent pas de comprendre que, dans le centre de Montréal, la fréquentation assidue du cinéma s'accroît par rapport à l'est, alors que celle des musées reste stable. Il s'agit pourtant de la même clientèle, et l'accessibilité aux équipements ne change pas. Il en va de même pour la fréquentation des bibliothèques et des musées dans l'ouest, en comparaison du centre. Faut-il alors considérer une configuration particulière du réseau des bibliothèques, ou encore des caractéristiques propres à une partie de la population ?

Des questions semblables viennent aussi à l'esprit en considérant l'intensité de la fréquentation des musées et des bibliothèques dans l'est de Montréal et ailleurs au Québec. L'écart favorable à l'est de Montréal augmente de façon manifeste dans un cas et pas dans l'autre, alors que le revenu, la scolarité et l'accessibilité restent identiques. Quels facteurs expliquent ces variations ?

La qualité ou la quantité des produits et des services offerts ont certainement un impact, mais de telles données n'existent pas pour les subdivisions territoriales de Montréal. L'enquête sur les pratiques culturelles met toutefois en évidence plusieurs contraintes liées à la consommation de la culture ; elles pourraient s'avérer déterminantes.

■ 9.1.3.3 Les obstacles à la fréquentation

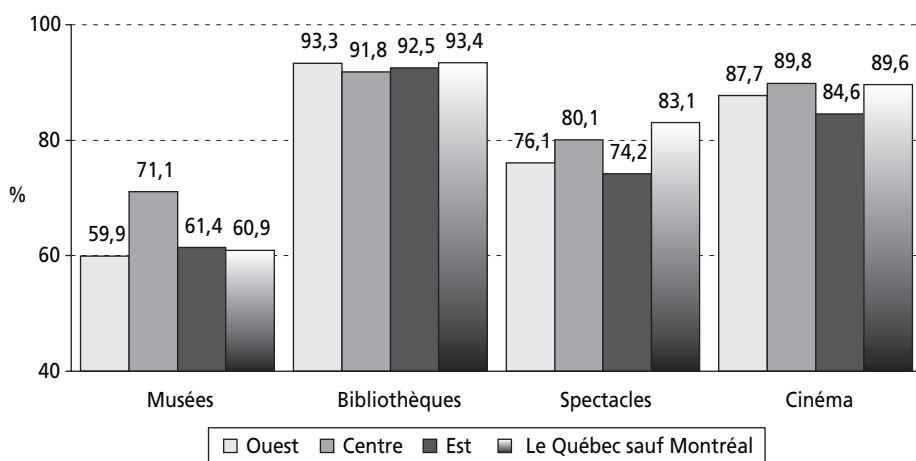
Pour évaluer ce qui empêche les gens de fréquenter la culture, il faut tenir compte des choix offerts aux répondants par le questionnaire de l'enquête. Comme elle est commune à plusieurs domaines, c'est la mesure de la perception favorable de l'accès-

sibilité d'un équipement par les citoyens à partir de leur domicile qui guidera d'abord l'analyse. Nous isolerons ensuite quelques facteurs explicatifs supplémentaires, dont l'intérêt ressenti pour deux domaines spécifiques : les musées et les bibliothèques.

Une analyse plus complète de l'accès aux équipements devrait tenir compte du nombre, de la taille et des heures d'ouverture des équipements tant publics que privés. Cela permettrait de nuancer la perception que la population peut avoir de l'accessibilité d'un lieu culturel. Malheureusement, aucune donnée de ce type ne semble actuellement disponible au Québec.

Dans un milieu urbain comme celui de Montréal, les équipements culturels sont plus nombreux que dans d'autres types de territoire, comme le constate le *Bilan des portraits statistiques régionaux*¹². Leur accès et leur fréquentation devraient être facilités par la forte densité du territoire. Or, il semble que ce ne soit pas le cas partout à Montréal. En effet, les données présentées dans le graphique 9.6 ne permettent pas d'établir clairement le lien entre une perception favorable de l'accessibilité d'un équipement à partir du domicile et sa fréquentation.

GRAPHIQUE 9.6 **Facilité d'accès à différents équipements culturels, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Dans le cas des musées et des salles de spectacle, ce lien paraît se confirmer : les résidents du centre de Montréal, qui sont plus nombreux à juger facile leur accès à ces équipements à partir de leur domicile, sont aussi ceux qui les fréquentent le plus. Par contre, les musées sont plus fréquentés à l'ouest qu'à l'est, alors que leur accessibilité est perçue de façon identique. Le niveau de fréquentation des bibliothèques, plus élevé

12. C. E. DALPHOND, *Bilan des portraits statistiques régionaux*, ministère de la Culture et des Communications, juin 2006, p. 11.

à l'ouest qu'à l'est et au centre, ne correspond pas à une perception plus favorable de leur accessibilité. Le lien entre l'accessibilité et la fréquentation se trouve ainsi remis en question par le fait que les citoyens de l'extérieur de Montréal, qui jugent les salles de spectacle et les cinémas aussi, sinon plus accessibles qu'à Montréal, les fréquentent de façon beaucoup moins importante. D'autres motifs paraissent donc expliquer les limites de la fréquentation des équipements culturels.

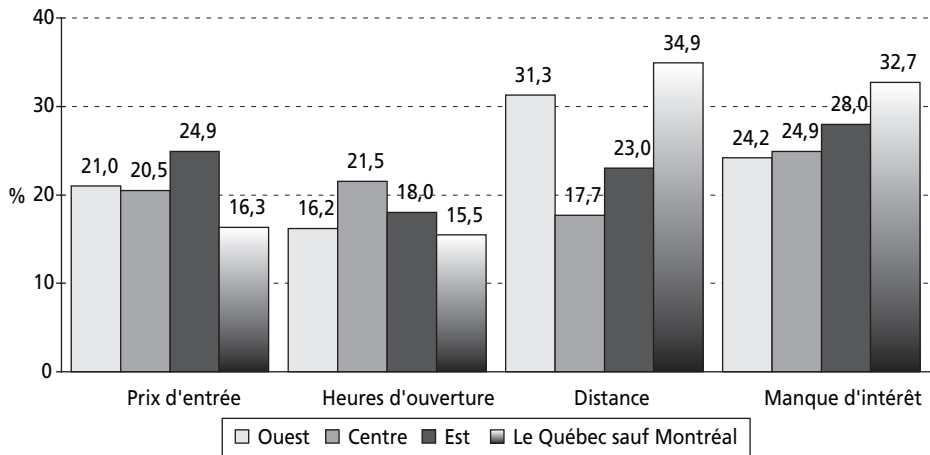
Pour connaître ces facteurs, le questionnaire de l'enquête amenait les répondants à se prononcer sur ce qui les empêchait de fréquenter certains lieux culturels. Les choix de réponses étaient identiques pour les musées et les centres d'exposition ainsi que pour les bibliothèques (coût d'accès, heures d'ouverture, distance à franchir pour s'y rendre et manque d'intérêt). Il est donc possible de comparer les résultats. L'opération offre d'autant plus d'intérêt que ces équipements sont de nature différente : les musées sont généralement des équipements centralisés et spécialisés, alors que les bibliothèques proposent un service de proximité, un contenu (art, science, histoire, divertissement, etc.) et des supports souvent diversifiés (livres, revues, journaux, accès Internet).

En ce qui concerne les musées, les centres d'exposition et les lieux d'interprétation du patrimoine, le graphique 9.7 indique que les empêchements invoqués varient selon le lieu de résidence. À l'est, le manque d'intérêt et le prix d'entrée préoccupent plus la population. Au centre, ce sont les heures d'ouverture. À l'ouest, c'est plutôt la distance qui est mentionnée comme obstacle à la fréquentation de ces institutions, cette raison se distinguant de façon très nette.

Ces contraintes correspondent aux caractéristiques des territoires visés : les milieux riches et scolarisés du centre invoquent des contraintes d'horaires, ceux plus défavorisés de l'est allèguent le prix, ceux de l'ouest, dont le profil socioéconomique est plus équilibré, mentionnent la distance. Notons que les résidents de l'est et de l'extérieur de Montréal, dont les comportements convergent, mentionnent des obstacles différents : le manque d'intérêt occupe le premier rang dans l'est, suivi de près par le prix d'entrée et la distance, tandis que la distance précède de peu le manque d'intérêt ailleurs au Québec. Dans les deux cas, il faut noter l'incidence significative du manque d'intérêt.

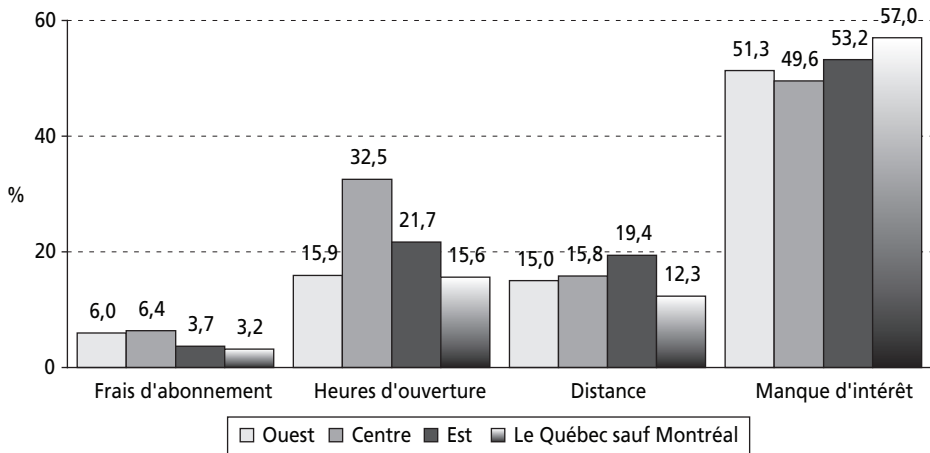
Pour les bibliothèques, la principale contrainte à leur fréquentation tient au manque d'intérêt de la population, comme le souligne le graphique 9.8. Cette raison est mentionnée plus souvent dans le cas des bibliothèques (49,6 % ou plus des répondants selon le territoire) que dans celui des musées et des centres d'exposition (32,7 % ou moins des répondants selon le territoire). Parmi les autres motifs mentionnés, les heures d'ouverture viennent au second rang et la distance au troisième. Dans l'ensemble des subdivisions, et même à l'extérieur de Montréal, la question du prix d'entrée paraît secondaire, celle des heures d'ouverture et celle de la distance à parcourir préoccupant plus la population.

GRAPHIQUE 9.7 **Raisons de ne pas fréquenter les musées, les centres d'exposition et les lieux d'interprétation du patrimoine, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec, 2004*.

GRAPHIQUE 9.8 **Raisons de ne pas fréquenter les bibliothèques municipales, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec, 2004*.

Signalons finalement qu'à l'ouest et à l'extérieur de Montréal, l'incidence de la distance diminue considérablement parmi les obstacles à la fréquentation des bibliothèques, en comparaison de la place qu'elle occupe pour les musées et les centres d'exposition. Elle passe de 34,9 % à 12,3 % à l'extérieur de Montréal, et de 31,3 % à 15 % dans l'ouest de l'île.

En évoquant les contraintes reliées aux heures d'ouverture des musées et des bibliothèques, plutôt qu'aux frais d'abonnement ou à la distance, les résidents du centre de Montréal montrent une certaine continuité dans leur logique de consommation culturelle. La présence d'institutions majeures dans les quartiers centraux de Montréal, qui deviennent pratiquement des équipements de proximité, joue certainement un rôle important. Ailleurs, la gratuité relative de l'accès aux bibliothèques semble mener à une reformulation des obstacles à la fréquentation : plutôt que les frais engagés, les répondants de l'est et de l'ouest mentionnent maintenant les horaires ou la distance. C'est seulement dans les régions situées à l'extérieur de Montréal que la proximité des équipements paraît jouer un rôle central, et encore uniquement pour les musées et les centres d'exposition. Alors que le manque d'accessibilité représente le principal obstacle à la fréquentation des musées (34,9 % des réponses), il n'arrive plus qu'au troisième rang en ce qui concerne les bibliothèques (12,3 % des réponses). Ce changement coïncide avec la présence de ces équipements dans la plupart des municipalités, au contraire des musées. Il n'en demeure pas moins que le manque d'intérêt constitue le dénominateur commun des explications possibles à la non-fréquentation des bibliothèques et des musées.

L'examen des contraintes liées à la fréquentation des musées et des bibliothèques montre que les choix des citoyens sont cohérents, considérant que l'accès est habituellement payant pour les musées et gratuit pour les bibliothèques. Au centre, la proximité des équipements, comme le niveau élevé de scolarité et de revenu, ne laisse en effet que le manque d'intérêt ou les questions d'horaire comme contraintes à la fréquentation. À l'ouest, la distance à parcourir devient une clé essentielle de l'analyse de la fréquentation des musées. À l'est, comme ailleurs au Québec, où la scolarité et le revenu sont moindres, le manque d'intérêt s'affiche comme le premier obstacle à la fréquentation des bibliothèques.

■ 9.1.3.4 Constats sur les sorties

La place importante occupée par les sorties caractérise la vie culturelle de Montréal et la distingue de celle des autres régions. Ce constat, qui correspond au profil socio-économique global de la ville, doit cependant être nuancé en fonction des différentes composantes du territoire montréalais. On remarque au centre de Montréal une relation privilégiée avec les attributs artistiques de la culture. À l'est, c'est la ressemblance avec les comportements mesurés ailleurs au Québec qui retient l'attention. Quant à la partie ouest de la ville, c'est l'équilibre dans la consommation de divers types de produits culturels qui doit être signalé.

En cherchant à expliquer ces choix, nous avons d'abord constaté que la perception de l'accessibilité des équipements ne joue pas toujours un rôle déterminant, sauf au centre de Montréal, où sont concentrés des équipements culturels majeurs. Par la suite, il est

apparu que le manque d'intérêt constituait le principal obstacle à la fréquentation des musées et des bibliothèques, quelle que soit la partie du territoire considérée. D'autres obstacles s'avèrent par ailleurs significatifs : les contraintes d'horaires au centre, les revenus à l'est et la distance à l'ouest.

De ces données, il faut retenir que si des considérations socioéconomiques (revenu, scolarité) ou pratiques (coût, horaire, distance) président à certains choix en matière de sorties culturelles à Montréal, des considérations encore plus fondamentales sur la place et le rôle de la culture dans l'esprit des Montréalais devraient également retenir l'attention.

■ 9.1.4 Les pratiques à domicile

Les activités culturelles qui se déroulent au domicile sont évidemment faciles d'accès. Deux phénomènes les caractérisent : le coût et la distance ne sont pas une contrainte majeure, et leur contenu offre une diversité exceptionnelle. L'analyse de ces pratiques permettra donc d'ajouter à la compréhension du profil culturel des Montréalais. Parmi les activités retenues, la lecture de livres, de quotidiens, d'hebdomadaires régionaux ou culturels, l'écoute de la télévision et l'utilisation d'Internet sont apparues utiles pour en saisir la dynamique.

■ 9.1.4.1 Le taux de pratique

Les réponses au sondage, présentées dans le graphique 9.9, indiquent que la proportion de la population du centre intéressée par la lecture de livres et d'hebdomadaires culturels dépasse légèrement celle observée ailleurs sur le territoire montréalais.

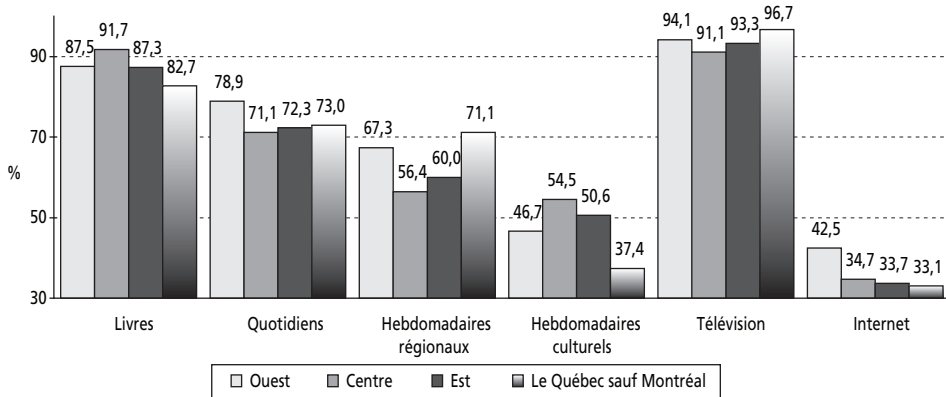
À l'ouest de l'île de Montréal, c'est la lecture des quotidiens, des hebdomadaires régionaux et l'usage d'Internet¹³ qui rallient plus la population. La consommation de la télévision, quant à elle, rejoint à peu près également l'ensemble de la population de Montréal. Il faut remarquer, encore une fois, que les citoyens qui habitent l'est de Montréal présentent un profil qui s'apparente à celui observé à l'extérieur de la métropole. Les hebdomadaires régionaux et culturels, les premiers dominant ailleurs au Québec et les seconds dans l'est de Montréal, constituent une exception.

Ces données sur les pratiques culturelles à domicile témoignent de la constance de la population du centre dans ses choix culturels. En privilégiant la lecture de livres, elle confirme son intérêt pour les arts et les lettres, tandis que la lecture des hebdomadaires culturels s'accorde avec son goût pour les sorties. Sa propension à utiliser Internet paraît moins claire, mais correspond au profil professionnel de ce milieu. Internet rejoint d'abord les employés de bureau, les étudiants, les chercheurs, les professionnels et les cadres, nombreux au centre de Montréal.

13. Mesuré pour l'ensemble des répondants, et non pas seulement pour ceux qui possèdent un ordinateur.

GRAPHIQUE 9.9

Pratiques de la lecture, de l'écoute télévisuelle et de l'utilisation d'Internet, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Le graphique 9.9 témoigne, par ailleurs, de l'intérêt des résidents de l'est et de l'ouest pour les médias traditionnels : quotidiens, hebdomadaires régionaux et télévision. Si on remarque un taux de lecture des quotidiens plus fort à l'ouest qu'ailleurs, il semble utile de s'attarder à la lecture des hebdomadaires régionaux et à l'écoute de la télévision. Leur taux de consommation progresse en s'éloignant du centre, une tendance qui se prolonge même à l'extérieur de Montréal. Ce phénomène paraît révélateur : en valorisant l'information locale, les résidents de l'est et de l'ouest témoignent d'un intérêt pour leur communauté d'appartenance ; en privilégiant la télévision, ils choisissent plus la culture médiatisée que le contact direct avec la production artistique. Dans les deux cas, ces choix s'accordent avec leur intérêt moindre pour les sorties.

■ 9.1.4.2 La fréquentation assidue

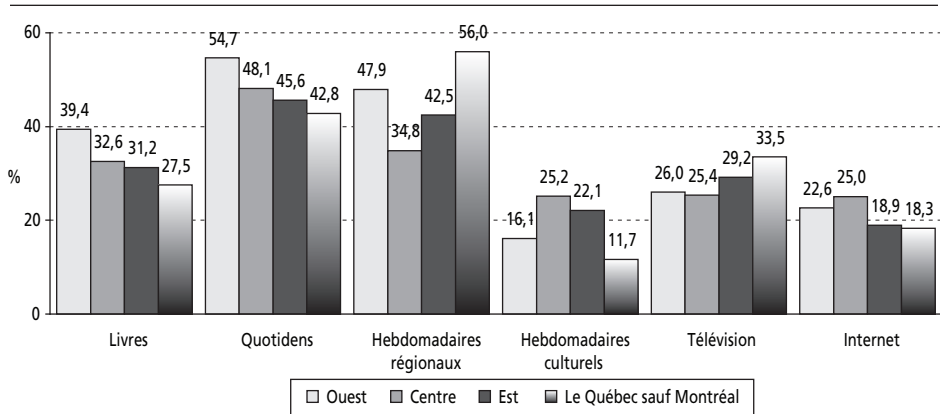
De la même façon que pour les sorties, la mesure de l'intensité des activités culturelles domestiques permet de valider et de mieux comprendre les orientations spécifiques à chaque subdivision du territoire montréalais¹⁴.

Le graphique 9.10 confirme, en les accentuant, les tendances notées pour le taux de pratique de base des activités culturelles à domicile, sauf en ce qui touche la lecture de livres et l'usage d'Internet. Pour le livre, alors qu'on aurait pu attendre un accroissement de sa popularité au centre, c'est plutôt à l'ouest que cela se produit. Ce résultat est toutefois en accord avec le niveau élevé de fréquentation des bibliothèques dans cette partie du territoire montréalais. Puisque les bibliothèques sont généralement installées

14. Rappelons à ce propos que les données ne reflètent pas l'importance de l'un ou l'autre domaine, les paramètres de mesure de l'intensité variant selon le cas. Ce sont les tendances qu'elles expriment qui sont examinées.

dans l'environnement immédiat des citoyens, ce résultat renforce l'idée voulant que la communauté occupe une place essentielle dans la vie culturelle des quartiers éloignés du centre. Pour Internet, le centre devance l'ouest, une conséquence possible d'une plus forte présence des jeunes, probablement des étudiants, dans cette partie du territoire montréalais.

GRAPHIQUE 9.10 **Pratiques assidues de la lecture, de l'écoute télévisuelle et d'utilisation d'Internet, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec, 2004*.

Les données sur le taux de consommation assidue de la télévision, comparées avec celles de son taux de base, ne montrent pas de différence.

■ 9.1.4.3 Constats sur les pratiques à domicile

Aucune question ne permet de déterminer les contraintes associées aux activités culturelles à domicile. Notre examen s'est limité à leur présence et à leur intensité parmi les Montréalais. Il en ressort deux constats principaux. Le premier est que les activités domestiques privilégiées par les résidents du centre sont la lecture de livres et d'hebdomadaires culturels, des choix cohérents avec leur intérêt pour la création et les sorties. Le second atteste l'importance des activités culturelles à domicile dans les parties est et ouest du territoire de Montréal, notamment l'écoute de la télévision et la lecture des hebdomadaires régionaux.

■ 9.1.5 Les pratiques artistiques en amateur et les pratiques engagées

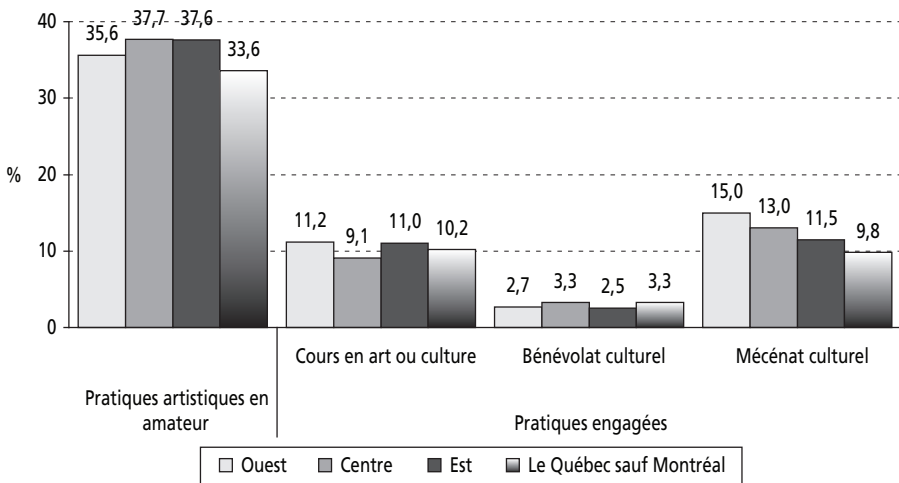
Chaque domaine de la culture et des communications ouvre la porte à un engagement personnel des citoyens dans la pratique en amateur, l'organisation et le financement d'activités culturelles. Cet engagement peut se concrétiser soit à domicile, soit dans la

communauté. Comme il contribue au développement des publics de la culture et à la cohésion sociale, il semble pertinent de situer la population de Montréal à cet égard. Pour y arriver, quatre sujets seront abordés : la pratique d’une activité culturelle en amateur, la formation, le bénévolat et le mécénat.

■ 9.1.5.1 Le taux de pratique

L’enquête sur les pratiques culturelles n’autorise qu’un bilan sommaire de la place de l’engagement personnel dans la vie culturelle des Montréalais. En raison de considérations méthodologiques, les données disponibles se limitent au taux de participation aux quatre activités, présenté dans le graphique 9.11. Elles laissent tout de même place à quelques constats révélateurs.

GRAPHIQUE 9.11 **Pratiques en amateur et pratiques engagées, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Malgré des écarts parfois faibles, le taux de participation aux différentes formes de pratiques engagées et aux pratiques artistiques en amateur varie légèrement selon les domaines et les parties du territoire. Pour les pratiques artistiques en amateur, le taux observé dans l’ouest est inférieur d’environ deux points de pourcentage à ceux du centre et de l’est de Montréal. Quant à la fréquentation des cours en art, c’est le centre qui marque un recul du même ordre par rapport aux résidents de l’ouest et de l’est. Globalement, ces résultats placent Montréal dans une situation un peu plus avantageuse que le reste du Québec, quelques points de pourcentage la séparant de la moyenne des autres régions.

En ce qui concerne l'engagement personnel des Montréalais en culture, 2,8 % affirment agir comme bénévoles en culture et en communications et 12,8 % auraient fait un don à un organisme culturel. Comme pour les pratiques en amateur, ces résultats cachent des approches légèrement différentes selon les milieux concernés. Parmi les différentes subdivisions du territoire, le centre serait un peu plus porté vers le bénévolat, l'ouest vers le mécénat.

Dans l'ensemble québécois, Montréal s'aligne sur les taux mesurés dans les autres régions pour le bénévolat, mais les dépasse en matière de mécénat. Ces résultats, qui ne révèlent que de légères différences dans les comportements, paraissent en partie explicables. Il est plausible que les résidents de Montréal, plus à l'aise financièrement, favorisent davantage le mécénat, alors que ceux des autres régions québécoises, moins bien nantis, soient plus attirés par le bénévolat. Les contributions volontaires à la culture semblent ainsi varier en fonction des ressources personnelles disponibles.

■ 9.1.5.2 Constats sur les pratiques engagées

La pratique en amateur d'une activité culturelle rejoint plus du tiers de la population montréalaise, un niveau qui place toutes les subdivisions de Montréal dans une situation un peu plus favorable qu'ailleurs au Québec. En se basant sur les liens qu'entretiennent l'engagement personnel et la consommation culturelle, ce type d'activité pourrait favoriser l'appropriation de la culture et le développement des publics, notamment dans l'est de la ville.

■ 9.1.6 Conclusion sur la perspective territoriale

Le survol des pratiques culturelles à Montréal montre clairement des profils de consommation différents au centre, à l'est et à l'ouest de son territoire. Des écarts sont manifestes pour les sorties et les activités culturelles domestiques, et ils s'avèrent plus subtils pour les pratiques engagées. Cela pose des défis certains quant à la détermination des cibles et des moyens d'optimiser le rayonnement de la culture à l'intérieur même de la métropole culturelle du Québec.

Considérons d'abord les sorties et les activités culturelles domestiques. Les résidents du centre de Montréal, plus favorisés sur le plan matériel, plus scolarisés et habitant à proximité des équipements, montrent un goût certain pour les sorties, la fréquentation des spectacles et des musées, par exemple. Les citoyens de l'est de Montréal, par contre, paraissent plus intéressés par les activités accessibles à domicile, dont celles offertes par les médias, notamment par la télévision. Ils fréquentent cependant les spectacles classiques et le cinéma plus que la population des autres régions du Québec. Ces choix peuvent sans doute s'expliquer par des niveaux de revenu ou de scolarité plus modestes. Il faut aussi signaler qu'en matière d'information, l'est de Montréal se démarque par la lecture des hebdomadaires régionaux, surtout axés sur la vie communautaire. À l'ouest, peut-être en raison d'un profil socioéconomique plus avantageux, c'est l'équilibre entre les sorties et les activités culturelles domestiques qui retient l'attention.

Ces constats mettent en évidence deux types de comportements culturels à Montréal. Le premier recoupe les activités culturelles à caractère artistique, doublé d'une préférence pour les sorties et le contact direct avec la création ; le second fait une large place aux médias, tout en privilégiant des activités culturelles qui se déroulent au domicile et dans la communauté immédiate. Le second considère les pratiques artistiques en amateur. À ce sujet, on remarque qu'elles rejoignent environ le tiers de la population de Montréal et qu'elles se comparent dans chacun des blocs montréalais. Cela met en évidence la diversité des choix culturels du public, qui s'étendent de la culture savante aux pratiques en amateur.

L'analyse des pratiques culturelles dans la métropole permet également de constater que le manque d'intérêt constitue le principal obstacle à la fréquentation de certains lieux culturels. En retenant l'hypothèse d'un impact positif des pratiques en amateur sur la dynamique culturelle, ces pratiques deviennent un premier levier potentiel pour faciliter une ouverture aux sorties culturelles partout sur le territoire, notamment à l'est où elle se montre plus discrète. Un second levier consisterait à développer, dans l'est et l'ouest de la métropole, une vie culturelle mieux adaptée à la place qu'y prend la communauté.

Les acquis de Montréal comme métropole culturelle du Québec cachent une réalité plus nuancée à l'intérieur de son territoire. Si elle est bien le foyer de la création et de la production culturelle québécoise, chaque partie de son territoire est tributaire de ses caractéristiques propres et aborde parfois la fréquentation de la culture de façon différente. Par ailleurs, seule sa partie centre dépasse régulièrement et de manière significative les niveaux de fréquentation observés ailleurs au Québec. Cette situation milite en faveur d'une reconnaissance de la diversité territoriale de la métropole et, le cas échéant, d'un ajustement de l'action culturelle aux besoins variés qu'expriment les choix de sa population.

■ 9.2 Une perspective linguistique

■ 9.2.1 Présentation

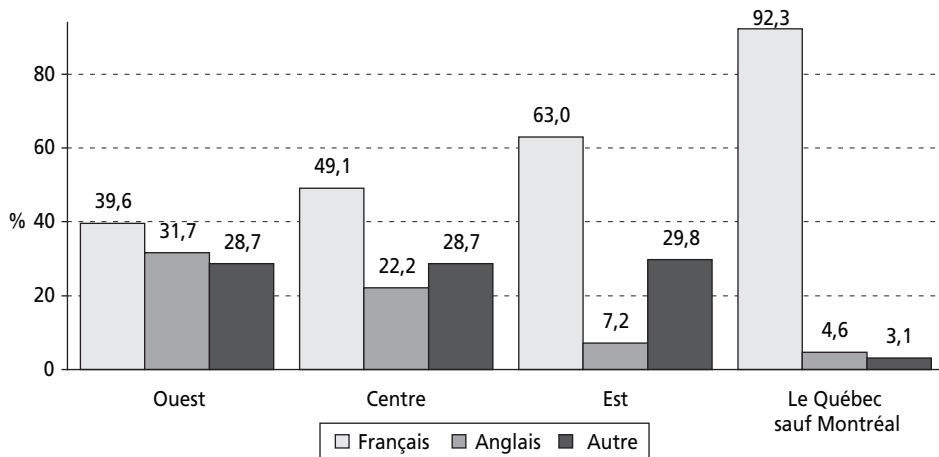
Montréal est la région québécoise qui accueille la plus forte proportion d'anglophones et d'allophones. Dans ce marché capital pour l'avenir de la culture, il semble opportun de se demander si l'appartenance linguistique se répercute sur les pratiques culturelles. C'est l'objet de cette section.

Aux fins de cet examen, les données retenues relatives à la langue sont celles qui renvoient à la langue parlée le plus souvent à la maison. Trois types de pratiques culturelles seront examinés : les sorties (au spectacle, au musée, à la bibliothèque, au cinéma), les pratiques dites domestiques (lecture, audiovisuel), les pratiques artistiques en amateur et les pratiques engagées (cours d'art, bénévolat et mécénat).

■ 9.2.2 Le paysage linguistique montréalais

Selon les données de l'enquête, 82,3 % de la population déclare parler le français à la maison. La situation linguistique prend cependant un autre visage quand on considère isolément la métropole, puisque s'y trouve la grande majorité des Québécois de souche britannique et des immigrants venus s'installer au Québec. Sur l'île de Montréal, la proportion de francophones dépasse tout juste les cinquante pour cent (53,1 %). L'anglais est la langue parlée à la maison par 17,7 % des Montréalais, tandis que les autres langues sont privilégiées par 29,2 % de la population. On remarque par ailleurs que le poids relatif des francophones sur l'île de Montréal est en baisse, ceci en raison du faible taux de natalité combiné au phénomène d'étalement urbain et de la plus forte propension des francophones à quitter l'île pour les banlieues¹⁵. Le graphique 9.12 affiche la répartition de la population selon la langue parlée à la maison et le lieu de résidence.

GRAPHIQUE 9.12 Répartition de la population selon la langue parlée à la maison, subdivisions de la région de Montréal et le Québec sauf Montréal, en 2004



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

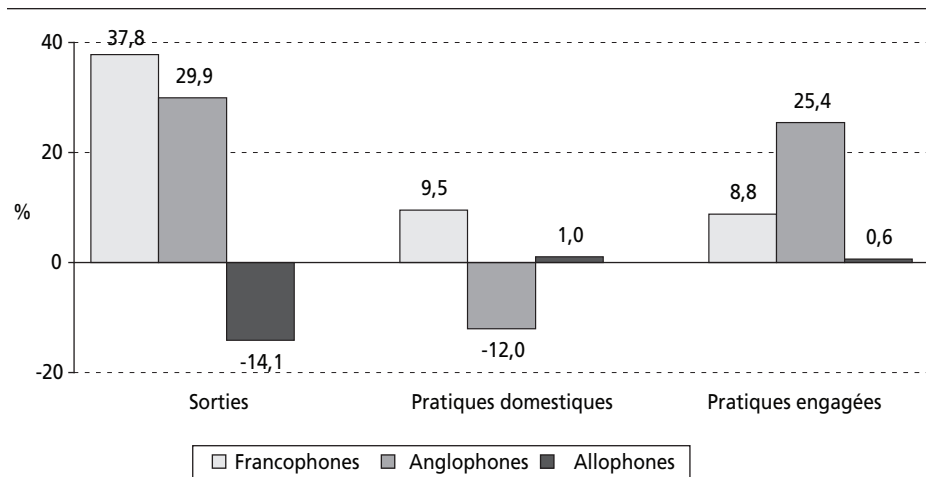
15. Groupe de travail interministériel pour un plan d'action en vue de promouvoir et de maintenir le caractère français de Montréal et d'assurer la vitalité et la qualité de la langue française au Québec, *Les défis de la langue française à Montréal et au Québec au XXI^e siècle: constats et enjeux*, 2000. [En ligne] <http://www.spl.gouv.qc.ca/centre-de-documentation/rapports-sondages-et-statistiques/les-defis-de-la-langue-francaise-a-montreal-et-au-quebec-au-xxie-siecle-constats-et-enjeux/index.html>.

Le paysage linguistique varie aussi considérablement selon le secteur de l'île : plus on va de l'ouest vers l'est, en passant par le centre, plus la proportion de francophones est importante, celle des anglophones allant en diminuant. La proportion d'allophones se maintient, pour sa part, autour de trente pour cent. En réalité, ce n'est que dans la partie est de l'île que les francophones sont majoritaires.

■ 9.2.3 Les indices globaux¹⁶

On peut avoir une idée d'ensemble des comportements culturels en considérant les indices synthétiques, qui englobent trois types de pratiques couverts par l'enquête : les sorties, les pratiques domestiques et les pratiques engagées. Le graphique 9.13 indique que c'est en matière de sorties que les groupes linguistiques se distinguent le plus, les francophones arrivant en tête et les allophones ayant nettement moins tendance à se rendre dans les lieux culturels. Ces derniers se situent loin derrière, bien en deçà de la moyenne observée sur l'île de Montréal et dans l'ensemble du Québec.

GRAPHIQUE 9.13 **Indice des sorties, des pratiques domestiques et des pratiques engagées, selon la langue parlée à la maison, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Bien que les écarts soient moins marqués lorsqu'il s'agit des pratiques domestiques et des pratiques engagées, on observe certaines différences qui valent d'être signalées. Ainsi, les francophones sont plus adeptes de pratiques culturelles à domicile que ne le sont les autres groupes. Les anglophones, de leur côté, se démarquent par leur plus forte tendance à avoir des pratiques engagées. En revanche, ils sont moins intéressés que les autres par les pratiques à domicile. Enfin, en matière de sorties, l'éventail des pratiques des francophones est plus large que celui des allophones. Ce type de pratique retiendra maintenant notre attention.

16. Le lecteur intéressé pourra se référer à l'annexe 2 pour connaître la méthodologie à l'origine de la construction de ces indices.

■ 9.2.4 Les sorties

Comme dans la section précédente, quatre types de sorties sont retenus : arts de la scène (festivals, spectacles), bibliothèques municipales, musées et cinéma. Nous examinons la fréquentation, l'intensité des sorties, les motivations ou obstacles aux sorties et enfin la langue de la pratique culturelle choisie lorsque cela s'applique.

■ 9.2.4.1 La fréquentation des lieux

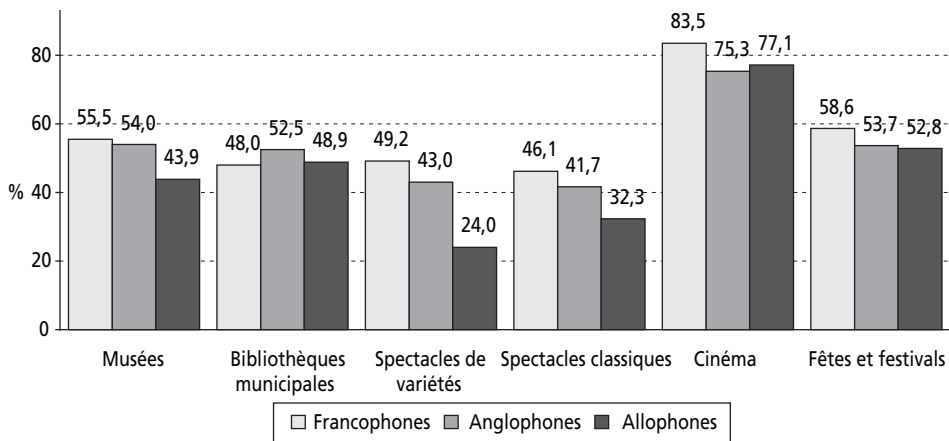
Comme le montre l'indice synthétique, les francophones ont plus tendance à faire des sorties culturelles que les autres groupes linguistiques. En considérant certaines d'entre elles, des différences apparaissent et permettent de cerner différents profils de consommation culturelle.

En se référant au graphique 9.14, on constate d'abord que le cinéma est l'activité qui attire le plus les Montréalais, peu importe le groupe linguistique. Cette tendance est cependant plus marquée chez les francophones qui fréquentent le cinéma dans une proportion atteignant 83,5 %, comparativement à un peu plus de 75 % parmi les autres groupes. Pour les sorties au spectacle classique, au spectacle de variétés et au musée, les allophones se distinguent des autres groupes par un taux de fréquentation plus faible. Ainsi, un peu plus de deux allophones sur dix se sont déplacés pour voir un spectacle de variétés, trois sur dix pour voir un spectacle classique et quatre sur dix vont visiter des musées. Dans chacun de ces exemples, les résultats sont inférieurs à ceux des autres groupes linguistiques. La tendance qui se dégage de ces taux pourrait indiquer que les allophones se sentent plus à l'aise avec les propositions plus neutres, d'un point de vue linguistique, offertes par les musées et les concerts que celles associées aux variétés, qui peuvent nécessiter une familiarité plus grande avec les codes culturels des autres communautés linguistiques.

Les fêtes et les festivals semblent de nature à rassembler plus indistinctement les Montréalais, quelle que soit leur langue d'usage à la maison. Bien que les francophones y soient un peu plus présents (58,6 %), les fêtes et festivals rejoignent aussi une majorité d'allophones et d'anglophones (respectivement 52,8 % et 53,7 %). On peut faire l'hypothèse que ces activités, par leur caractère convivial et souvent ancré dans la communauté, sont particulièrement prisées, ce qui pourrait expliquer leur popularité. La gratuité de certaines de ces activités peut aussi les rendre plus accessibles aux allophones qui, dans les catégories de revenu inférieur à 30 000 \$, sont proportionnellement plus nombreux que les francophones et les anglophones.

La bibliothèque municipale semble avoir une place particulière parmi les divers lieux culturels. En effet, elle rejoint des proportions à peu près semblables de personnes dans tous les groupes linguistiques. Cette institution est fréquentée par 48,9 % des allophones, 48 % des francophones et 52,5 % des anglophones. La bibliothèque s'affiche donc comme un lieu rassembleur où tous les groupes de citoyens semblent placés sur un pied d'égalité. Le fait qu'il s'agisse d'établissements de proximité, présents dans tous les quartiers, offrant un contenu et des services adaptés à leur clientèle pourrait expliquer ce constat.

GRAPHIQUE 9.14 **Fréquentation de différents établissements culturels, sorties aux spectacles et au cinéma et participation aux fêtes et festivals, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Il est intéressant par ailleurs d'observer que les motifs conduisant une personne à fréquenter la bibliothèque (au sens large du terme) diffèrent sensiblement selon l'appartenance linguistique, ce qui pourrait d'ailleurs corroborer l'explication relative à l'image de proximité, non seulement géographique, mais en termes de réponses aux attentes des individus : chacun y trouve ce qui lui convient. Ainsi, les allophones sont ceux qui ont le plus tendance à fréquenter la bibliothèque pour des raisons pragmatiques (études, travail). De leur côté, les anglophones y vont beaucoup moins que les autres pour ce même motif, alors qu'ils s'y rendent plus pour trouver des ouvrages rares ou pour assister à des activités artistiques ou communautaires. Quant aux francophones, ils ont tendance plus que les autres à s'y intéresser aux fins de loisir.

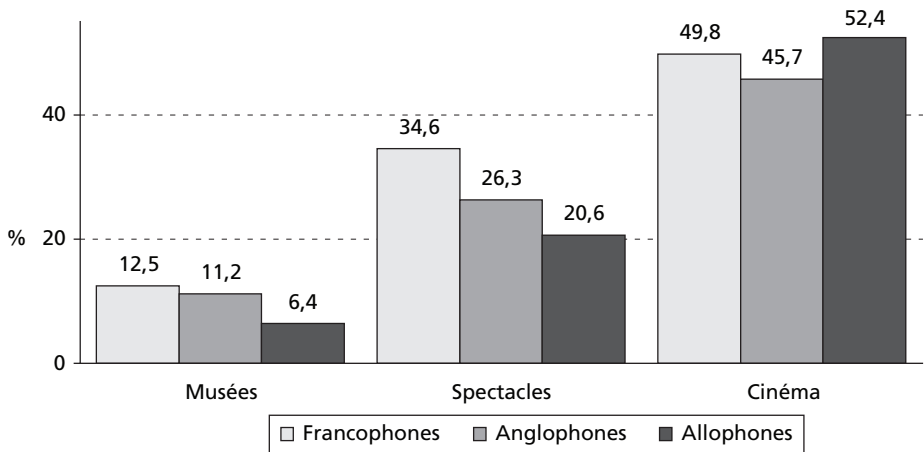
■ 9.2.4.2 La fréquentation assidue

Parmi ceux qui font des sorties culturelles, il y a toujours une proportion de grands adeptes, c'est-à-dire ceux qui disent fréquenter assidûment (souvent ou très souvent) les divers lieux culturels¹⁷. Comme le suggère le graphique 9.15, cette tranche est importante dans le cas du cinéma, et elle se compare d'un groupe linguistique à l'autre : 49,8 % chez les francophones, 45,7 % chez les anglophones et 52,4 % chez les allophones. Les grands adeptes sont moins nombreux dans le cas des sorties au

17. Les questions ayant été posées de manière différente selon le type de sortie, nous avons fait le choix de regrouper sous le vocable « grands adeptes » ceux qui « sortent souvent », dans le cas des musées, et ceux qui « ont fréquenté toutes les semaines ou presque » et ceux qui « ont fréquenté environ une fois par mois », dans le cas des spectacles en tous genres et du cinéma.

spectacle¹⁸ et rarissimes quand il s'agit des musées. Pour ces deux types d'activités, les allophones sont les moins présents chez les consommateurs assidus, tandis que les francophones se montrent particulièrement avides de spectacles. Ils sont plus du tiers à avoir des pratiques intenses, alors que cette proportion dépasse à peine le quart et le cinquième chez les anglophones et les allophones.

GRAPHIQUE 9.15 **Proportion de grands adeptes de musées, de spectacles et de cinéma, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

■ 9.2.4.3 Les obstacles à la fréquentation

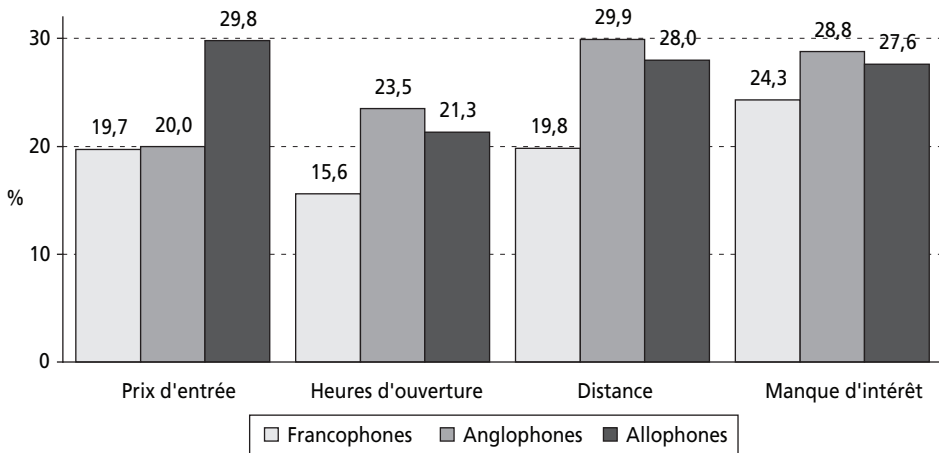
Les raisons qui incitent une personne à ne pas faire de sorties culturelles varient selon les groupes linguistiques. Comme pour les subdivisions territoriales, des renseignements sur les musées et les bibliothèques municipales nous permettent de mieux situer les groupes linguistiques à cet égard.

Le graphique 9.16 témoigne des obstacles relevés à la fréquentation des musées, des centres d'exposition et des lieux d'interprétation du patrimoine. On y remarque que c'est le manque d'intérêt qui, dans la plus forte proportion, freine les francophones. Pour les anglophones, la distance et le manque d'intérêt viennent au premier rang. Quant aux allophones, trois facteurs expliquent principalement leurs réserves : le prix d'entrée, la distance et le manque d'intérêt obtiennent des résultats semblables au premier rang des motifs de la non-fréquentation. Comme les musées offrent un produit

18. Tous genres confondus.

où la dimension linguistique semble plus marginale, cette multitude d'explications indiquerait que la nature de l'offre, plus que la variable linguistique, pourrait déterminer la fréquentation des musées.

GRAPHIQUE 9.16 **Raisons de ne pas fréquenter les musées, les centres d'exposition et les lieux d'interprétation du patrimoine, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**

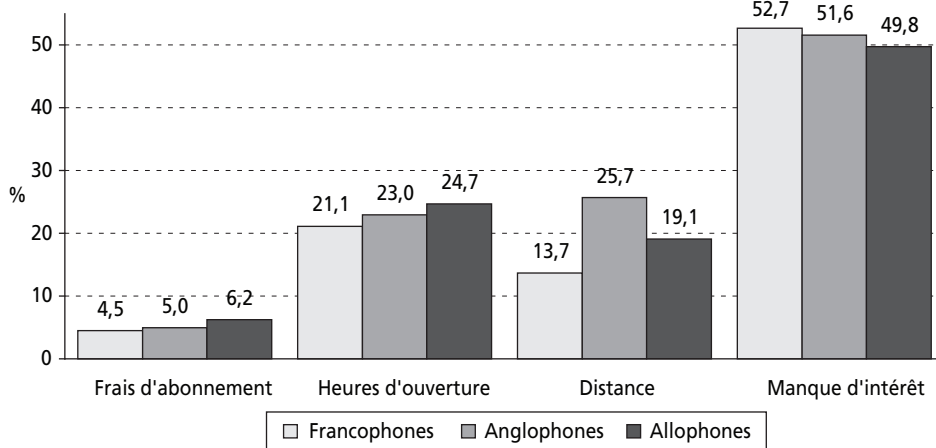


Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

Les obstacles à la fréquentation des bibliothèques, relevés dans le graphique 9.17, sont perçus différemment par les répondants. Le manque d'intérêt constitue, dans tous les groupes linguistiques, la principale raison de ne pas visiter la bibliothèque municipale. Au second rang, avec un écart important d'environ 25 points de pourcentage, les heures d'ouverture et la distance atteignent des niveaux semblables à ceux mesurés pour les musées. Il n'est pas surprenant que le coût d'utilisation ne représente pas un élément majeur, puisque l'accès aux bibliothèques est souvent gratuit ou presque.

Ces résultats correspondent globalement à ceux qu'on trouve quand on considère les obstacles à la fréquentation en fonction du territoire. Les obstacles mentionnés à la fréquentation des musées sont beaucoup plus variés que ceux invoqués pour les bibliothèques : tant pour les groupes territoriaux que pour les groupes linguistiques, le manque d'intérêt ressort de façon très évidente. Ce constat laisse croire que les variables territoriales et linguistiques jouent un rôle modeste dans l'explication des comportements culturels, du moins en se basant sur les deux exemples que nous avons relevés.

GRAPHIQUE 9.17 **Raisons de ne pas fréquenter les bibliothèques municipales selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

■ 9.2.4.4 La langue des spectacles ou des films

La langue est un élément central de l'identité et de la culture, et elle est particulièrement importante dans le cas des activités culturelles qui se déroulent dans l'espace public, comme c'est le cas du spectacle et du cinéma. Il n'est donc guère surprenant d'observer des écarts importants entre les groupes, comme l'illustre le graphique 9.18.

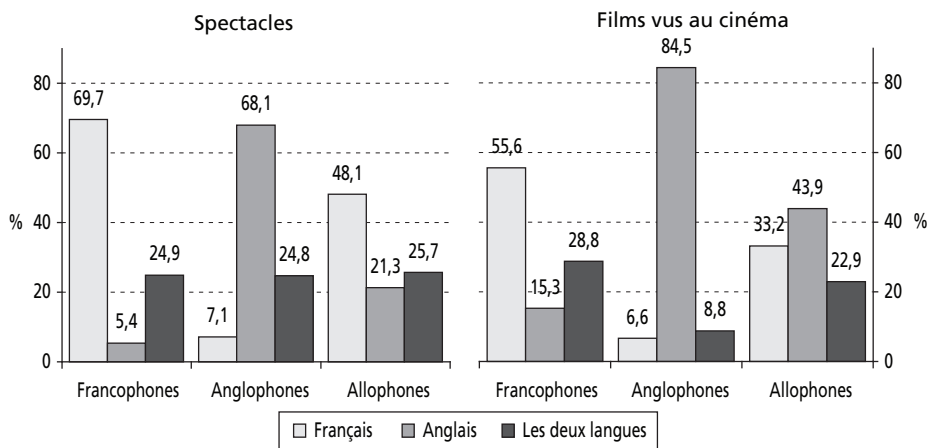
Dans le cas des sorties au spectacle¹⁹, on constate que le français est choisi par plus des deux tiers des francophones. De la même façon, les anglophones préfèrent voir des spectacles dans leur propre langue. On note par ailleurs que la proportion de personnes fréquentant autant les spectacles présentés en français que ceux présentés en anglais représente environ le quart de la population dans chacun des groupes linguistiques. Dans l'ensemble, ces données nous permettent de constater, d'une part, que les francophones et anglophones ont tendance à assister aux spectacles disponibles dans leur langue et que, d'autre part, les allophones fréquentent en plus forte proportion les spectacles en français (48,1 %) ou en anglais (21,3 %) que dans une autre langue (4,9 %).

Une situation semblable a cours pour le cinéma, à la différence que l'intérêt des francophones pour le cinéma en langue française est moindre que celui des anglophones pour le cinéma en langue anglaise. Il y a même deux fois plus de francophones (15,3 %) qui assistent à des films en anglais que d'anglophones qui voient des films en français (6,6 %). Cette situation s'apparente à celle de la radio, de la télévision et des

19. Tous genres confondus.

médias grand public où des transferts d'écoute du marché francophone vers le marché anglophone ont déjà été observés. Quant aux allophones, on remarque cette fois qu'ils fréquentent dans une plus forte proportion le cinéma en langue anglaise que celui en langue française. Considérant le nombre d'entrées, plus élevé pour le cinéma que pour les arts de la scène, ces données indiquent que, toutes choses étant égales par ailleurs, les arts de la scène auraient moins d'impact que le cinéma sur l'intégration des immigrants. Ce constat soulève des questions importantes quant aux stratégies qui, en culture, seraient les plus favorables à la promotion de l'identité québécoise.

GRAPHIQUE 9.18 **Langue principale des sorties au spectacle et au cinéma selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004***



* La mention « Autre langue que le français ou l'anglais » ne figure pas dans les graphiques, c'est pourquoi le total peut ne pas donner 100 %.

Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

■ 9.2.4.5 Constats sur les sorties

Les comportements en matière de sorties sont très révélateurs du rapport à la culture, car ils sont des occasions de rassemblement dans l'espace public. Les sorties ont par conséquent une dimension collective que n'ont pas tous les autres types de pratiques culturelles.

La tendance générale, révélée par l'indice synthétique, se confirme pour les pratiques spécifiques que nous avons pu commenter, à l'exception de la bibliothèque et des fêtes et festivals. En effet, la proportion de ceux qui font des sorties est toujours plus faible chez les allophones que chez les deux autres groupes, qu'il s'agisse du musée, du spectacle classique, du spectacle de variétés ou du cinéma. Les francophones se retrouvent en plus forte proportion à avoir fréquenté ces lieux; les anglophones se situent entre les deux autres groupes. La bibliothèque ainsi que les fêtes et festivals

sont les seuls lieux fréquentés à peu près également par tous les groupes, ceci par une majorité de personnes. Il semble donc clair que certains lieux culturels publics sont plus favorables que d'autres à la construction d'une identité collective. Que ce soit pour des raisons financières ou de convivialité, les bibliothèques ainsi que les fêtes et festivals offrent à cet égard des possibilités qui rejoignent tous les groupes linguistiques, y compris les allophones.

Des écarts importants se manifestent aussi dans le choix de la langue des spectacles et des films vus en salle par les répondants. Si les francophones et les anglophones privilégient leur propre langue pour les arts de la scène, cette tendance s'atténue pour le cinéma. Les francophones sont même, toute proportion gardée, plus nombreux à voir des films en langue anglaise que les anglophones à fréquenter le cinéma francophone. On constate également que les allophones préfèrent les arts de la scène présentés en français à ceux présentés en anglais. Cependant, ils adoptent plutôt le cinéma anglophone que le cinéma francophone. Ces choix soulèvent des questions fondamentales sur l'appropriation de la culture par les allophones, compte tenu du poids relatif de chacun de ces lieux dans l'univers culturel montréalais.

■ 9.2.5 Les pratiques à domicile

Bon nombre d'activités culturelles se passent hors des lieux publics destinés à cette fin. La lecture (livre, quotidien, hebdomadaire) et les activités reliées à l'audiovisuel (télévision, radio, Internet) ont toujours permis un accès privé à la culture à partir du domicile. Ces pratiques, grâce aux évolutions des technologies de l'information et des communications, accompagnent maintenant l'individu où qu'il aille. Lié au domaine privé, ce phénomène est susceptible de s'accroître encore et mérite une attention particulière.

Contrairement aux sorties, très peu de gens ne profitent pas d'une façon ou d'une autre des activités culturelles à domicile. En effet, rares sont ceux qui ne lisent jamais, ne serait-ce qu'un journal ou un livre de temps en temps, qui ne regardent pas du tout la télévision ou n'écoutent jamais la radio. Au domicile, c'est plutôt l'intensité des pratiques culturelles qui représente un intérêt. Il semble aussi pertinent de se pencher sur les motifs invoqués à l'appui de ces pratiques, comme aux préférences manifestées quant à leur contenu – la langue du produit, par exemple.

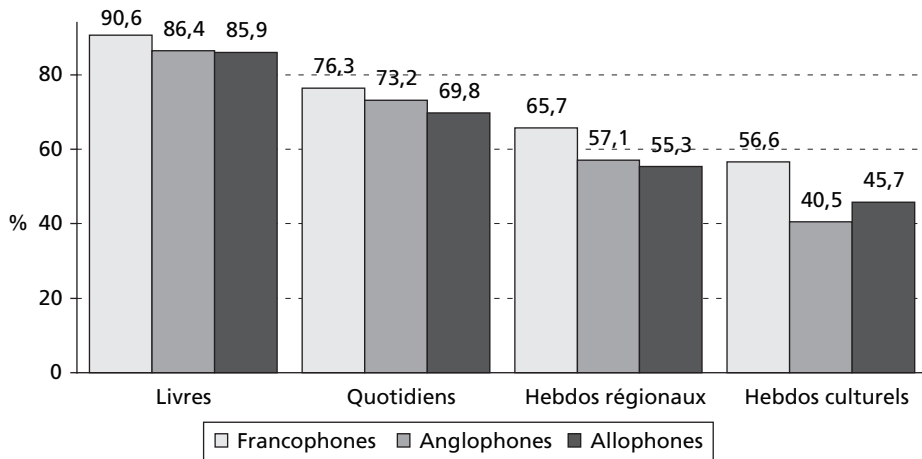
■ 9.2.5.1 La lecture

Parmi la population montréalaise, la proportion de non-lecteurs est, dans l'ensemble, plus faible pour les livres. Comme le signale le graphique 9.19, elle augmente progressivement quand on considère les quotidiens, les hebdomadaires régionaux, puis les hebdomadaires culturels.

Qu'il s'agisse de livres, de quotidiens ou d'hebdomadaires, les Montréalais francophones se retrouvent en plus forte proportion dans le camp des lecteurs. Ils se démarquent surtout des allophones; les anglophones se situent le plus souvent entre les deux groupes, oscillant vers l'un ou vers l'autre selon le type de lecture. Les anglophones se montrent cependant les moins intéressés par les hebdomadaires culturels: 40,5% en lisent,

contre 45,7 % chez les allophones et 56,6 % chez les francophones. Dans la mesure où l'hebdo culturel représente un signe d'intérêt pour les sorties, ces données sont utiles pour comprendre la dynamique culturelle de Montréal. La lecture de ces hebdomadaires témoigne d'un intérêt différent pour les sorties, et reflète peut-être l'intérêt des anglophones et des allophones pour leur milieu de vie.

GRAPHIQUE 9.19 **Lecteurs de livres, de quotidiens, d'hebdomadaires régionaux et d'hebdomadaires culturels, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

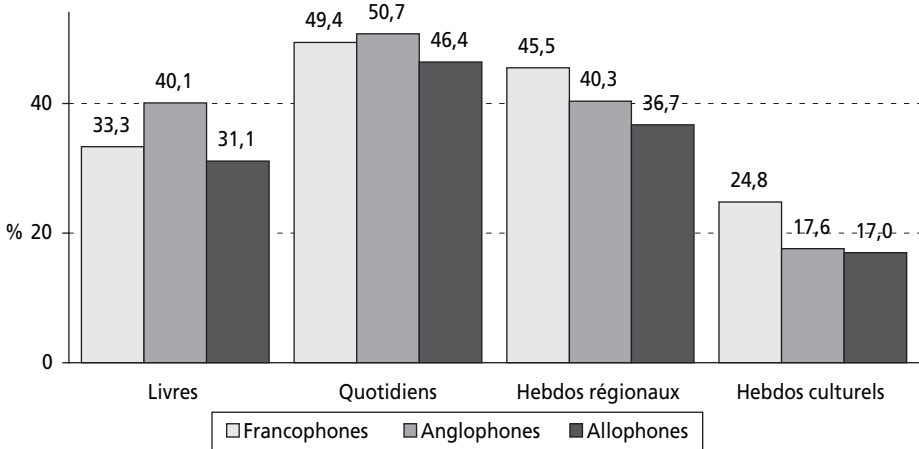
Pour expliquer le fait de lire peu fréquemment des livres, le manque de temps est une raison invoquée par une majorité de gens, quel que soit le groupe linguistique d'appartenance (environ 59 % à 63 %). Ne pas aimer la lecture est un autre motif mentionné plus par les allophones que par les autres communautés (30,9 %, comparativement à 26 % des anglophones et 21,1 % des francophones). Il est intéressant d'observer aussi que les allophones sont plus portés que les autres à lire pour des raisons pratiques (travail, études, information, renseignement), et moins pour le plaisir (détente, relaxation). Ces résultats vont dans le sens de ceux observés relativement aux motifs de fréquentation des bibliothèques publiques.

Comme pour les sorties, il existe également de grands adeptes de la lecture. Comme l'indique le graphique 9.20, les anglophones arrivent en tête parmi les grands lecteurs²⁰ de livres de la métropole : ils sont 40,1 %, comparativement à 33,3 % des francophones et 31,1 % des allophones. Ce choix coïncide avec leur intérêt pour la fréquentation des bibliothèques, une sortie pour laquelle ils occupent le premier rang. Les francophones

20. Nous appelons les « grands lecteurs » ceux qui « lisent très souvent » des livres, « lisent tous les jours ou presque » des quotidiens ou « lisent toutes les semaines ou presque » des hebdomadaires culturels ou régionaux.

se démarquent par ailleurs en tant que grands lecteurs d'hebdomadaires culturels (24,8 %) et régionaux (45,5 %). Les journaux, quant à eux, semblent transcender les différences, puisqu'on trouve dans tous les groupes linguistiques des proportions comparables de grands lecteurs (environ une personne sur deux). Une plus grande disponibilité de ces médias dans toutes les langues pourrait expliquer ce constat.

GRAPHIQUE 9.20 **Grands lecteurs de livres, de quotidiens, d'hebdomadaires régionaux et d'hebdomadaires culturels, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

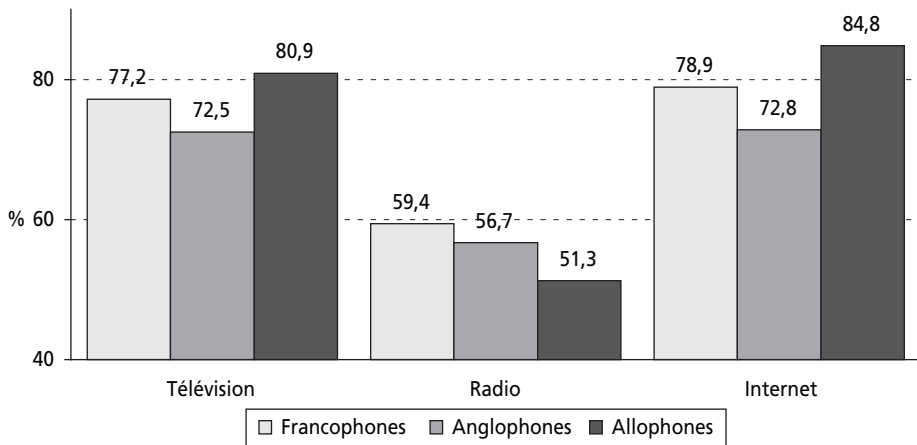
■ 9.2.5.2 L'audiovisuel

Les données de consommation des produits audiovisuels disponibles à la maison apparaissent au graphique 9.21. Elles indiquent que la majorité des Montréalais passent régulièrement du temps à regarder la télévision, à écouter la radio ou à naviguer sur Internet. La télévision rejoint environ les trois quarts des Montréalais, et davantage d'allophones. La radio, quant à elle, est écoutée par un peu plus de la moitié de la population de la métropole. Elle rejoint plus les francophones. Enfin, Internet rivalise maintenant avec la télévision, et ce, même si tous ne sont pas branchés à la maison. Chez les anglophones, 72,8 % naviguent sur Internet au moins une heure par semaine, proportion moindre que celles des francophones et des allophones.

L'écoute de la télévision et de la radio se manifeste parmi plus des trois quarts de la population montréalaise pour la première, et parmi plus de la moitié pour la seconde. Par ailleurs, les allophones semblent préférer nettement la télévision à la radio, l'une devant l'autre par près de 30 points de pourcentage. Ils se démarquent aussi quant à l'utilisation d'Internet, dépassant de six points de pourcentage les francophones et

de treize points les anglophones. De façon générale, de la même manière que pour la mesure précédente, les anglophones se situent légèrement en recul sur les autres groupes linguistiques en matière de consommation des médias.

GRAPHIQUE 9.21 **Écoute de la télévision et de la radio au moins une heure par jour et navigation sur Internet au moins une heure par semaine, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**

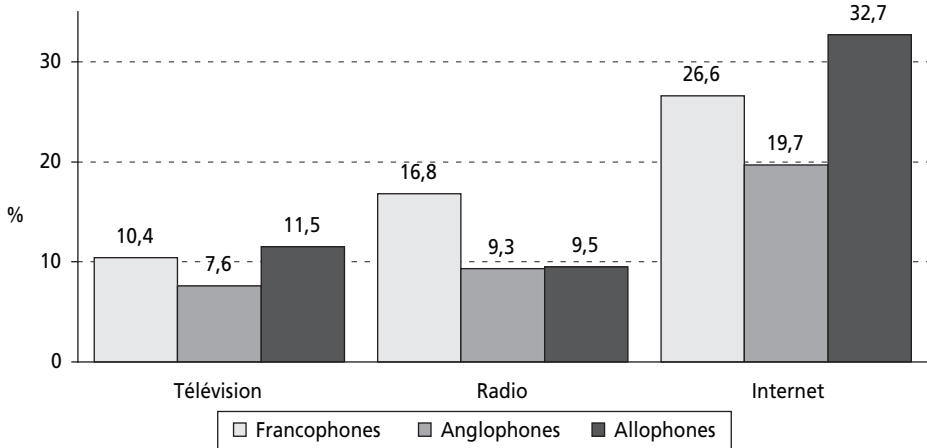


Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

La disponibilité de contenus dans la langue de l'utilisateur pourrait expliquer ces résultats (graphique 9.22). L'abondance de l'offre culturelle en français, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du domicile, pourrait éloigner les francophones de leur ordinateur. Quant aux anglophones, pourtant les plus branchés à la maison, ils sont les moins portés à se poster devant leur écran d'ordinateur plusieurs heures par semaine. Leur intérêt pour les activités communautaires ou la lecture peut expliquer cet écart. Du côté des allophones, la rareté relative d'une offre culturelle en d'autres langues que le français et l'anglais pourrait les amener à recourir plus à Internet. Les allophones y trouveraient facilement accès à de l'information ou à des produits culturels livrés dans leur propre langue et répondant mieux à leur besoin. En télévision, des chaînes internationales répondraient à des besoins semblables.

Ces remarques tendent à démontrer que les médias, notamment Internet, jouent un rôle important dans les rapports à la culture des groupes linguistiques. Les médias étant facilement accessibles à domicile, la diversité des profils respectifs de chaque communauté témoigne de l'importance de la radio, de la télévision et d'Internet dans la vie culturelle. Adhésion, indifférence ou repli, chaque situation porte la marque de la capacité des organismes culturels et des médias à intégrer les valeurs de l'ensemble de la société québécoise et, ainsi, à y attirer les minorités linguistiques entre autres les immigrants ne maîtrisant pas la langue française. De ce point de vue, les médias représentent des vecteurs essentiels de la vie culturelle et de l'identité québécoise.

GRAPHIQUE 9.22 **Écoute de la télévision et de la radio plus de cinq heures par jour et navigation sur Internet onze heures et plus par semaine, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

■ 9.2.5.3 Produits culturels et langue

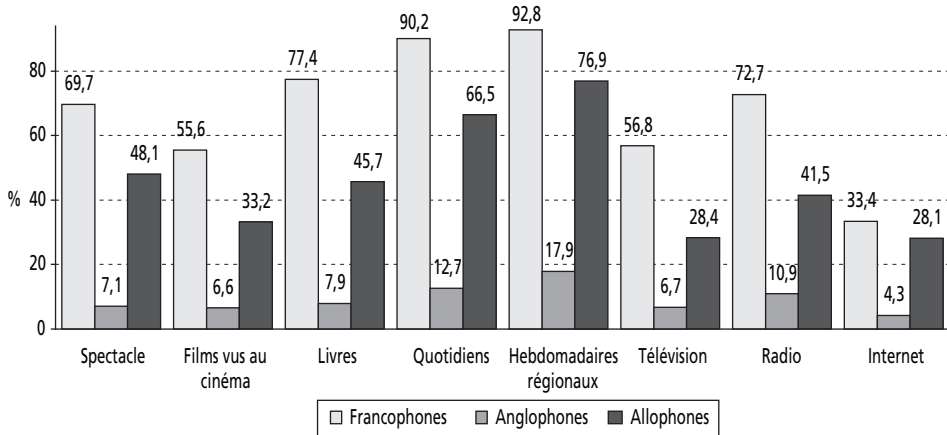
Le rapport à la culture et à la langue participe du même mouvement et renvoie à l'identité. Les comportements culturels des Montréalais ne peuvent donc être qu'en étroite relation avec la communauté linguistique d'appartenance; le graphique 9.23 fournit plusieurs renseignements pertinents.

Dans le cas de l'écrit, la symbiose est particulièrement grande, puisque la langue est l'objet même de ce mode d'expression. On ne sera donc guère surpris de constater qu'une grande majorité de francophones et d'anglophones lisent dans leur langue, qu'il s'agisse de livres, de quotidiens ou d'hebdomadaires. Les allophones optent quant à eux pour le français dans des proportions importantes: 45,7 % dans le cas des livres, 66,5 % pour les quotidiens et 76,9 % pour les hebdomadaires. Il faut rappeler à ce propos qu'il existe plusieurs hebdomadaires publiés dans une autre langue que le français ou l'anglais, et qu'ils sont souvent gratuits. Ces deux phénomènes peuvent expliquer leur taux de pénétration chez les allophones.

Le français perd cependant du terrain quand il s'agit de la télévision, comme nous l'avons observé pour le cinéma. Le graphique qui suit permet de constater que, chez les Montréalais francophones, la proportion de ceux qui privilégient le français se situe autour de 57 % pour la télévision, les anglophones s'y intéressant très peu (6,7 % des répondants). Chez les allophones, seule une minorité choisit le français comme langue principale d'écoute (28,4 %), alors qu'ils étaient majoritaires dans le cas de la lecture. Connaissant l'apport des médias à la formation de l'identité, ces données nous invitent à réfléchir à leur impact à cet égard.

Cette tendance est encore plus marquée avec l'utilisation d'Internet. Les francophones ne sont plus que le tiers à privilégier le français, la moitié d'entre eux consultant des sites dans les deux langues. Les allophones choisissent l'anglais comme langue principale de navigation (33,2 %) ou les deux langues (38,8 %), alors qu'ils ne sont plus que le quart (28,1 %) à opter pour le français uniquement.

GRAPHIQUE 9.23 **Le français comme langue principale de différentes pratiques culturelles, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source: MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

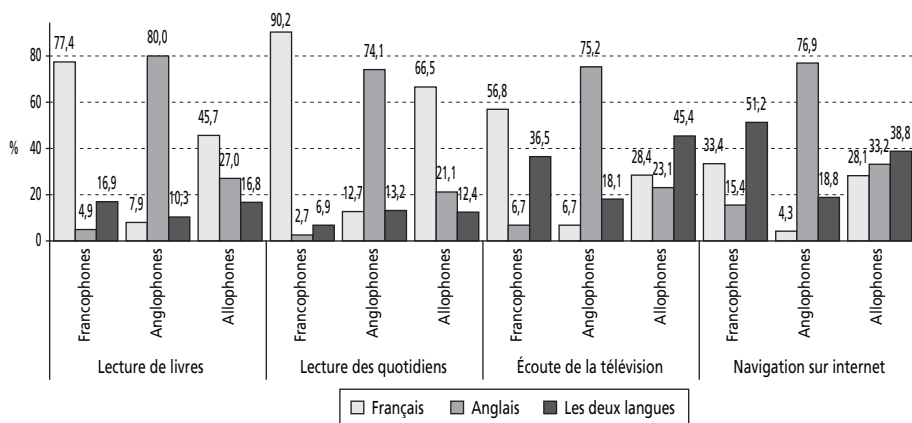
Finalement, lorsqu'il s'agit de la radio, les choix linguistiques se rapprochent plus de la lecture que des autres pratiques audiovisuelles. En effet, le français est la langue privilégiée par les trois quarts des francophones et par deux allophones sur cinq, un autre tiers choisissant les deux langues également.

Il semble exact d'avancer que l'écrit favorise la consommation en français, et que l'écran, toute proportion gardée, accentue la consommation de produits anglophones. Il faut cependant examiner le pouvoir d'attraction de l'anglais et du français auprès des différentes communautés linguistiques. Le graphique 9.24 permet de situer sommairement quelques enjeux à cet égard, notamment ceux relatifs aux transferts d'écoute.

Dans un premier temps, il faut d'abord noter qu'en matière de lecture de livres la proportion d'anglophones qui lisent en français (7,9 %) est plus forte que celle de francophones qui lisent en anglais (4,9 %). Cet écart s'accroît pour la lecture des quotidiens (12,7 % contre 2,7 %). En ce qui concerne la télévision, on constate que les transferts d'écoute entre les marchés francophones et anglophones s'annulent pratiquement. Ce n'est cependant pas le cas pour l'usage d'Internet, où les francophones consomment en plus forte proportion les produits anglophones que l'inverse.

Pour les allophones, il s'impose de faire des distinctions supplémentaires entre l'écrit et l'écran. En ce qui concerne les livres et les quotidiens, par exemple, la proportion de répondants allophones qui choisissent le français est la plus importante. Par contre, pour la télévision et Internet, les allophones signalent qu'ils optent presque autant pour le français que pour l'anglais.

GRAPHIQUE 9.24 **Langue privilégiée dans la lecture de livres, des quotidiens, l'écoute de la télévision et la navigation sur Internet, selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

■ 9.2.5.4 Constats sur les pratiques à domicile

Les écarts entre les groupes, bien qu'ils demeurent visibles, sont moins grands dans le cas des pratiques à domicile que dans celui des sorties. Si les allophones sont un peu moins nombreux chez les lecteurs, ils se retrouvent davantage chez les adeptes de la télévision et les utilisateurs d'Internet. La radio, quant à elle, rassemble plus la communauté francophone. Enfin, les anglophones arrivent en tête des grands lecteurs de livres et de quotidiens, alors qu'ils ont moins tendance à être présents devant leur écran de télévision ou d'ordinateur.

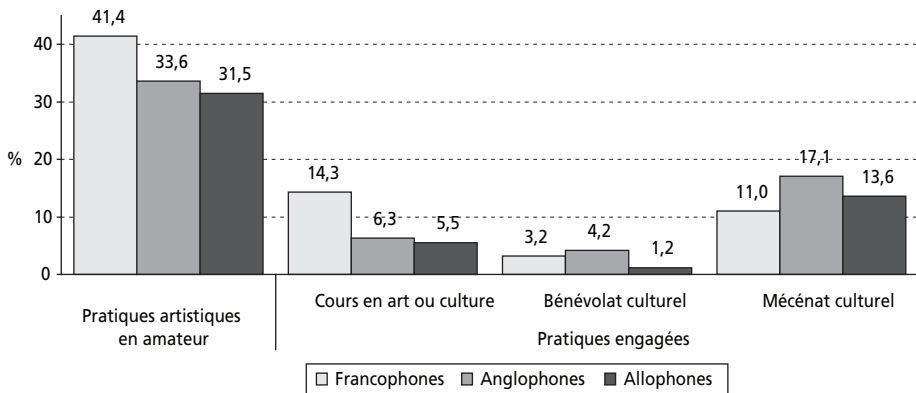
Par ailleurs, le français a un effet d'attraction sur les anglophones et les allophones dans le cas de la lecture. En revanche, le poids de l'anglais auprès des francophones et des allophones se fait beaucoup plus sentir lorsqu'il s'agit de la télévision et d'Internet, tout comme nous l'observons avec le cinéma. Le choix de pratiques bilingues, voire de l'anglais, chez les francophones et les allophones est plus courant dans le cas de l'audiovisuel que dans celui de la lecture. Les anglophones, quant à eux, ont plus tendance à s'en tenir massivement à leur propre langue.

■ 9.2.6 Les pratiques artistiques en amateur et les pratiques engagées

L'engagement dans des activités, associations, projets à finalité artistique ou culturelle est une autre manière de participer à la vie culturelle québécoise. Il s'agit d'une participation qu'on pourrait qualifier de citoyenne et qui traduit une forme d'engagement personnel en culture. Plutôt que d'approcher la culture en spectateur, on parle dès lors d'une participation active, qui s'exprime de différentes façons : les pratiques artistiques en amateur, le bénévolat, le don à une organisation artistique ou culturelle et l'assistance à des cours d'art.

À l'examen du graphique 9.25, on constate que la pratique d'activités artistiques en amateur est importante dans la région de Montréal. Elle y rejoint plus de 40 % des francophones, et environ le tiers des anglophones et des allophones. Les pratiques engagées portant directement sur le domaine culturel touchent de plus faibles proportions de la population montréalaise. Ainsi, 14,3 % des francophones suivent des cours ou des ateliers en art, un taux qui diminue de moitié environ chez les autres groupes linguistiques. En revanche, ils arrivent au dernier rang en ce qui a trait aux dons à des organisations artistiques ou culturelles (11 %), derrière les allophones (13,6 %) et les anglophones (17,1 %). Enfin, si le bénévolat dans le domaine culturel rejoint peu de personnes, il s'impose avec un peu plus de force chez les anglophones que parmi les francophones et les allophones. Bien que ces données doivent être interprétées avec prudence en raison des marges d'erreur du sondage, elles correspondent en gros aux proportions de bénévoles observées tous domaines confondus.

GRAPHIQUE 9.25 **Pratiques en amateur et pratiques engagées selon le groupe linguistique, région de Montréal, en 2004**



Source : MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2004.

■ 9.2.7 Conclusion sur la perspective linguistique

Montréal est une ville à visages multiples. La dimension linguistique, au cœur de la spécificité montréalaise, est l'un de ces facteurs marquants de différenciation. Le rapport à la vie culturelle diffère en effet considérablement selon la communauté linguistique d'appartenance. Pour certains types de pratiques, comme les sorties, et en matière de fréquentation du français comme langue de la culture, les écarts sont particulièrement importants.

Les sorties ont vraisemblablement une forte connotation identitaire en raison de la langue du produit (lorsqu'il s'agit de spectacles ou de films), du fait qu'elles se situent dans l'espace public, dans des lieux phares de l'expression culturelle des francophones. Pour ces raisons, à l'exception des fêtes et festivals, les sorties réussissent peut-être plus difficilement à susciter un sentiment d'appartenance et à tisser des liens sociaux. Ce sont pourtant ces mêmes raisons qui font de leur fréquentation et de leur accessibilité un enjeu important. Lieux de rassemblement dans l'espace public et de partage collectif d'expériences esthétiques et culturelles, leur plus faible fréquentation par les communautés allophones renvoie aux problématiques de l'intégration, de la démocratisation de la culture et de l'évolution de la culture québécoise francophone.

D'autres observations sur la fréquentation de la bibliothèque publique montrent cependant un point de vue différent. Cette institution semble davantage porteuse de potentiel en termes de convivialité, d'espace public accessible à tous, de lieu où l'on se sent chez soi. Le fait qu'il s'agisse d'un établissement de proximité y est sans doute pour quelque chose. Son caractère individuel peut aussi être un facteur explicatif. En effet, à l'ère où l'individualité prédomine comme valeur sociale, ce type d'établissement où chacun y trouve ce qu'il veut bien y chercher – livre, magazine, Internet, espace de travail, etc. – peut vraisemblablement susciter plus facilement un écho indifférencié chez tous les groupes linguistiques. C'est peut-être aussi une hypothèse à considérer pour expliquer les plus faibles écarts de fréquentation du côté des pratiques à domicile comparativement aux sorties. Nichées dans la sphère privée, les pratiques culturelles à domicile reçoivent une meilleure réponse auprès de la communauté allophone.

Qu'il s'agisse de sorties ou de pratiques domestiques, on constate par ailleurs que la vie artistique et culturelle montréalaise se décline en plusieurs langues, celles-ci étant choisies différemment selon la communauté d'appartenance. Les productions culturelles francophones et anglophones cohabitent, et elles courtisent tous les groupes avec des succès variables selon le type de pratiques. Les produits portés par les médias électroniques et Internet exercent toutefois une attraction notable auprès de toutes les communautés. Contrairement à la lecture, par exemple, ce sont des domaines où les produits anglophones attirent plus de francophones que les produits francophones n'attirent d'anglophones, créant une perte du côté francophone. Ces transferts, qui touchent aussi les allophones, représentent un enjeu certain quant au rayonnement de la langue française à Montréal.

De manière générale, les francophones font néanmoins du français leur langue principale de consommation de la culture pour tous les types de pratique. Dans le cas des anglophones, c'est toujours une minorité qui choisit le français, leur préférence

allant nettement à leur propre langue. Chez les allophones, tantôt le français est choisi comme langue de consommation culturelle, tantôt il doit rivaliser avec l'anglais ou avec un partage entre les deux langues.

Un examen plus poussé des comportements culturels serait nécessaire pour cerner plus finement les différences entre les communautés linguistiques et surtout quels motifs sous-tendent ces comportements. Des explications rapides, comme le fait que globalement les allophones soient moins fortunés que les francophones, et que les anglophones habitent plus loin des lieux de diffusion, pourraient aussi expliquer pourquoi ils sortent moins. Il faudra aussi s'attarder à la manière dont les nouvelles technologies transforment les pratiques culturelles, y compris le rapport à la langue et à la culture québécoise francophone. Nous en savons encore trop peu de choses.

Ce bref survol des pratiques culturelles montréalaises en fonction de la langue parlée à domicile montre clairement qu'il y a là un enjeu essentiel de la vie culturelle de la métropole. Il touche bien sûr à la dynamique identitaire, mais aussi à la vigueur du marché culturel québécois. Ces deux pôles constituent des axes majeurs des politiques culturelles québécoises. Ils nous invitent à mener une réflexion plus poussée sur l'apport des différentes communautés linguistiques à la culture québécoise.

■ Conclusion générale

L'examen des perspectives territoriales et linguistiques de l'action culturelle à Montréal met en évidence plusieurs enjeux fondamentaux pour le devenir de la métropole culturelle du Québec, mais aussi de sa reconnaissance internationale sur les plans politique et économique. Dans plusieurs cas, largement commentés par des observateurs du développement des municipalités, les prémisses de leur réussite reposent soit sur l'identité que se donnent ses citoyens, soit sur des actions de développement axées sur la culture et le savoir (musées spectacles, nouvelles technologies), soit sur les deux à la fois.

Dans un premier temps, l'analyse a porté sur la dimension territoriale de la vie culturelle des Montréalais. Alors que l'offre culturelle atteint à Montréal des niveaux inégalés au Québec, son écho dans la population de Montréal varie considérablement selon qu'elle habite à l'ouest, au centre ou à l'est du territoire. Si, au centre de l'île de Montréal, il y a une correspondance certaine entre l'offre et la demande, ce n'est pas le cas dans l'est et dans l'ouest. Des facteurs liés au revenu et à la scolarité, plus élevés au centre, peuvent expliquer ces différences. Il n'en demeure pas moins que les résidents des autres parties du territoire montréalais fréquentent dans une proportion moindre que ceux du centre les salles de spectacle. Ils se situent souvent en marge des activités culturelles se déroulant dans l'espace public, préférant celles associées à l'espace privé, notamment la consommation à domicile des produits culturels offerts par les médias. Il est aussi remarquable de constater que l'activité culturelle associée à l'espace privé s'accompagne d'un intérêt pour l'information locale et l'engagement communautaire parmi les Montréalais des différentes parties du territoire. À Montréal, la réalité territoriale constitue ainsi un déterminant fondamental du déploiement et de la gestion de la culture.

L'examen de la dimension linguistique des comportements culturels confirme la pertinence de ce questionnement. Des variations parfois importantes entre les groupes linguistiques indiquent des modes différents d'appropriation de la vie culturelle. Comme pour la dimension territoriale, c'est en matière de sorties que ces écarts sont les plus marqués entre les différents groupes : les francophones y participent plus volontiers que les anglophones, les allophones témoignant d'une certaine réserve. La fréquentation des festivals fait cependant exception, puisque chaque groupe y participe de façon presque équivalente. Ces constats soulèvent des enjeux et des défis à la fois en termes d'accessibilité et de partage d'une culture commune au sein de l'espace public. De telles singularités sont aussi accentuées par les choix linguistiques observés chez l'une et l'autre des communautés, cela d'autant plus que les pratiques culturelles qui sont les plus populaires, comme l'écoute de la télévision ou l'usage d'Internet, sont aussi celles qui vont de pair avec un penchant pour les produits de langue anglaise. À ce titre, ce sont la vitalité, le partage et l'évolution de la vie culturelle francophone, montréalaise et québécoise qui sont en jeu.

La plupart des métropoles culturelles internationales possèdent une identité forte, enracinée dans leur population, et articulée autour d'une vie culturelle correspondant à leurs valeurs, à leur histoire et à leur volonté d'être. On peut miser sur la cohésion sociale, comme à Glasgow, sur la vie culturelle de quartier, comme à Dublin, sur la diversité culturelle, comme à New York, ou sur l'héritage artistique, comme à Paris. La construction de l'identité montréalaise en fonction de l'évolution de ses caractéristiques territoriales et linguistiques apparaît dès lors comme un enjeu majeur du rayonnement de Montréal. Dans ce contexte, les défis associés au territoire ou à la langue deviennent une source de motivation pour les acteurs culturels, et une source d'émulation pour les communautés. Ces deux atouts participent au dynamisme d'une métropole culturelle, en tirant profit de sa réalité socioculturelle.

■ Bibliographie

- DALPHOND, C. E. (2006). *Bilan des portraits statistiques régionaux*, Québec, ministère de la Culture et des Communications.
- DALPHOND, C. E., et M. PELLETIER (2005). *Portrait statistique de Montréal*, Québec, ministère de la Culture et des Communications, Direction du lectorat, de la recherche et des politiques.
- GRUPE DE TRAVAIL INTERMINISTÉRIEL POUR UN PLAN D'ACTION EN VUE DE PROMOUVOIR ET DE MAINTENIR LE CARACTÈRE FRANÇAIS DE MONTRÉAL ET D'ASSURER LA VITALITÉ ET LA QUALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC (2000). *Les défis de la langue française à Montréal et au Québec au XXI^e siècle : constats et enjeux*.
- INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC (2005). *La situation démographique au Québec, Bilan 2005*, chapitre 3, « La population des régions, des MRC et des municipalités », Québec.
- MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS. Compilation spéciale, *Programmes d'aide aux associations, regroupements et organismes nationaux (2004-2005)*.

OBSERVATOIRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS (2004-2005). *Dépenses internes et externes de l'Administration publique québécoise au titre de la culture selon la région administrative et la catégorie de dépenses*, Québec, Données en ligne, juillet 2005.

OBSERVATOIRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS (2005). « La fréquentation des arts de la scène », *Statistiques en bref*, n° 13.